

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!

vendredi 23 octobre 1925

Sommaire :

Ut sint unum!

La psychologie de l'Union

L'Union des Eglises et le Concile du Vatican

L'Eglise Anglicane et l'Union des Eglises
au XIX^e siècle

La répartition actuelle des Eglises chrétiennes
considérées au point de vue de l'Union

S. Exc. Mgr Szeptycky

Dom Lambert Beauvuin

Abbé Fernand Portal

Père Lev Gillet

♦ Union des Eglises ne peut évidemment signifier en fin de compte qu'une seule chose : le retour de ceux que Rome considère comme des hérétiques et des schismatiques, à la Vérité et à la discipline catholique, apostolique et romaine.

Mais cela, c'est le point d'arrivée, qu'il ne faut pas confondre avec le point de départ.

L'apostolat pour l'Union des Eglises pose l'angoissante question du : COMMENT ?

Par la charité, une charité très compréhensive et très tolérante, il faut multiplier les points de contact, apprendre à se connaître, combattre les préjugés, dissiper des malentendus séculaires, remonter à

l'essentiel et ne pas oublier que l'Eglise est universelle et pas seulement latine...

Il faut nous appliquer de toute notre âme à faciliter à nos frères séparés le retour au bercail, nous défaire de tout ce qui n'est pas essentiel pour aller plus facilement à eux, et ne pas poursuivre à l'endroit des égarés de bonne foi on ne sait quelle politique de... « en chemise et la corde au cou », peu compatible avec l'amour que nous leur devons.

Certes, il faut ne rien cacher de la Vérité, mais... il y a la manière!

La « manière » de notre vénéré Cardinal en gagnant les cœurs contribuera puissamment à la soumission des esprits...

Bruxelles : 11, Boulevard Bischoffsheim.

(Tél. : 220.50; Compte chèque postal : 489.16)

GRANDE MAISON de BLANC

MARCHÉ-AUX-POULETS

NOUVEAUTÉS ÉLÉGANTES

BRUXELLES

NOUVEAUTÉS D'HIVER

OCCASIONS EXCEPTIONNELLES

MANTEAU, fait par tailleur, velours de laine givré, pure laine, garni godets. fr. 185	ÉCHARPE très souple, colombia loutre, travaillée en bandes, doublée soie. fr. 125	EXCEPTIONNEL. Notre série de Gilets ou Caleçons, laine naturelle, pour hommes. La taille moyenne : fr. 18	OTTOMAN laine givrée, haute nouveauté. Larg. 1 ^m 40 Le mètre : fr. 32
MANTEAU très élégant en breitschwang, entièrement doublé. fr. 265	PALETOT laine pour dames, dessin Jacquard, cols et parements genre fourrure. fr. 99 Pour jeunes filles fr. 75	CHEMISES pour HOMMES madapolam devant souple à plis. fr. 19.50 et 14.50	ÉCHARPE crêpe de Chine ou tricot soie fantaisie. fr. 29 et 19.50
ROBE-MANTEAU très belle serge pure laine, garni plis. fr. 95	SACS POUR DAMES véritable marocain, garni glace et bourse, nuance noire ou nègre fr. 33	CHEMISES DE NUIT pour Hommes, flanelle blanche, garni col et galon. fr. 22.50 et 16.50	TOILE DE SOIE lavable, toutes nuances. Larg. 0 ^m 80 Le mètre : fr. 10.50
MANTEAU FILLETTE velours de laine, pure laine, garni plissé de côté, fr. 89 Le manteau haut 0 ^m 65 5 fr. augmentation p ^r taille.	GANTS chevreau fantaisie pour dames, crispins perforés La paire : fr. 14.75	CHAUSSETTES LAINE pour Hommes, broderie formant rayures. La paire : fr. 4.50	CRÈPE CHINOIS armuré pure soie. Larg. 1 ^m Le mètre : fr. 32
MANTEAU LOUTRE COLOMBIA belle qualité, entièrement doublé. fr. 395	GANTS TRICOT pure laine pour dames. La paire : fr. 7.90 et 5.90	CHEMISES NUIT Kimono pour Dames flanelle extra, garni galon. fr. 13.90	EXCEPTIONNEL DRAPS TOILE MIXTE ourlets à jours échelle. Le drap : fr. 35 1 ^m 80 x 2 ^m 75.
PANTOUFLES «Babys» poil de chameau extra. Du 18 au 24 fr. 5.75 Du 25 au 29 fr. 6.75	PANTOUFLES POUR DAMES velvétine imprimée, doublée flanelle. Du 35 au 41 fr. 9.90	COUVRE-PIEDS beau satin simili, toutes nuances, intérieur Kapock. 1 ^m 30 x 1 ^m 10 fr. 75	LINGE DE TABLE damassé blanc. La serviette : fr. 3.90 1 ^m 60 x 1 ^m 60 1 ^m 60 x 2 ^m 50 19 La nappe : fr. 32
MOLLETON DES PYRÉNÉES pour deshabillés et pyjamas Largeur 0 ^m 80 Le mètre : fr. 7.90	GILET LAINE POUR DAME joli dessin armuré. fr. 39	FILET noué pour store et ameublements. Mailles 0 ^m 01 Larg. ur 2 ^m 50 Le mètre : fr. 10.50	MOUCHOIR batiste fine, ourlets jours et initiale brodée main. Le mouchoir : fr. 0.95

DEMANDEZ NOTRE FEUILLE
D'OCCASIONS SPÉCIALES

A QUALITÉ ÉGALE
TOUJOURS MEILLEUR MARCHÉ

Crédit Général Liégeois

SOCIÉTÉ ANONYME
 CAPITAL : 90,000,000 RÉSERVES : 26,000,000

SUCCURSALE DE BRUXELLES :
 68, Rue Royale et 35, Rue des Colonies

BUREAUX

BRUXELLES-MARITIME, 30, Place Saintelette
 VILVORDE, Rue de Louvain

Ne conservez pas votre argent sans lui faire produire un intérêt, même si vous en prévoyez l'emploi dans un délai prochain. Placez-le à court terme au **ORÉDIT GÉNÉRAL LIÉGEOIS**, qui bonifie actuellement :

En compte de QUINZAINE (préavis de 3 jours) . . . 5.00 %
 En compte à UN MOIS (préavis de 3 jours avant le 15) 5.00 %
 En compte de SIX MOIS (au 15 ou au 20 du mois) . 5.25 %

Avec facilité de retrait anticipé :

1° Après le cinquième mois 5.20 %
 2° Après le quatrième mois 5.15 %
 3° Après le troisième mois 5.10 %
 4° Après le deuxième mois 5.05 %
 5° Après un mois 5.00 %

Ces placements temporaires, très avantageux, peuvent être faits par sommes rondes : 500 francs minimum et multiples de 500 fr

L'Italie La Côte d'Azur L'Algérie L'Égypte Croisières en Méditerranée

VOYAGE AUTOUR DU MONDE

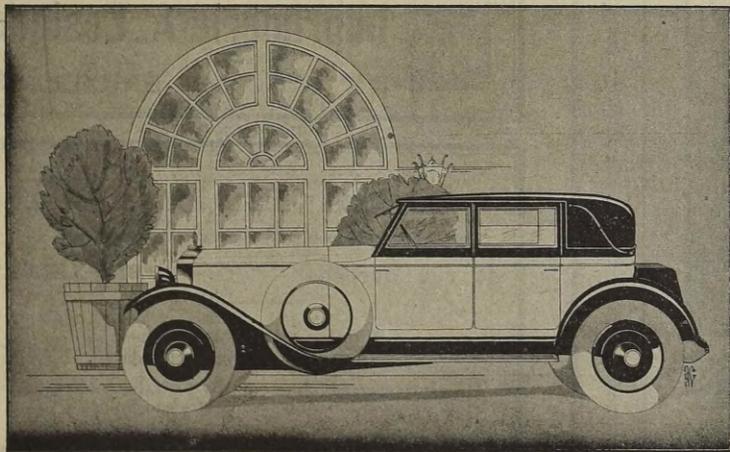
Billet valable pendant deux ans

Billets de chemin de fer pour tous pays
 Billets de navigation aux tarifs officiels
 Places réservées - Places de luxe

*Les meilleures combinaisons sont assurées
 et étudiées par notre département :*
 VOYAGES A FORFAIT

Renseignements et programmes types fournis gratuitement
 sur demande

LE GLOBE avenue Louise, 3
 BRUXELLES



CARROSSERIE

VAN DEN PLAS

Soc. An. Bruxelles Soc. An.

présente

sa nouvelle

Conduite Intérieure

SPORT

TAPIS

BATTAGE — NETTOYAGE — TEINTURE — DÉSINFECTIION

J^N & J^H TOBY FRÈRES

DIRECTION ET USINE : TÉLÉPHONE : 324.96
 2-4-6, rue Louis Hap, ETTERBEEK-BRUXELLES

CHOCOLAT

**D
U
C**

CHOCOLAT



DU C ANVERS

La

**Grande
Marque
Belge**

MAISON DU LYNX

34, Rue de la Bourse, BRUXELLES

◊
Lunetterie
—
Optique
—
Jumelles
—
Baromètres



◊
Faces à main
—
Articles de luxe
et
ordinaires

◊
Exécution soignée
des ordonnances de MM. les Médecins-Oculistes

“SWAN”



Imprimerie A. Lesigne

TÉLÉPHONE
304,33

BRUXELLES

ARBRE BÉNIT

Etablissement des Sœurs de Notre-Dame

46, rue Mercélis

BRUXELLES

Etudes primaires et moyennes
Section commerciale (2 ans)

Humanités gréco-latines (3 ans pour les jeunes filles
ayant terminé les études moyennes)

Externat — Internat — Demi-pension.

Établissement de Carlsbourg

Humanités modernes. — École normale primaire.
Section de langue allemande
Institut moyen d'Agronomie. — École d'Agriculture.

Situation idéale au point de vue de la salubrité et du calme pour les études.

La psychologie de l'Union

Parmi toutes les questions qui ont rapport à l'Union des Églises, une des plus importantes peut-être, au moins des plus générales, est celle de déterminer avec toute la précision possible la distance que doit parcourir et la route que doit suivre l'âme d'un Oriental ou des groupes orientaux plus ou moins nombreux qui reviennent à l'unité du berceau du Christ.

Pour décrire cette route, on se sert encore souvent du terme de « conversion ». Il faut avouer que ce terme n'est pas tout à fait exact, tout comme le terme de « schismatique » n'est pas théologiquement satisfaisant quand on parle de chrétiens qui, sans faute personnelle et sans acte de désertion, mais du fait même de leur naissance, appartiennent à des communautés séparées de Rome. La « conversion » proprement dite suppose un péché formel, c'est-à-dire la transgression consciente d'un devoir, et la théologie (1), tout aussi bien que le droit canon (2), appelle « schismatiques » ceux qui refusent avec pertinacité d'obéir au Souverain Pontife. Les théologiens distinguent même (3) les schismatiques proprement dits, c'est-à-dire ceux qui, non seulement se soustraient avec pertinacité à l'obéissance au Souverain Pontife, mais encore fondent ou suivent de nouvelles communautés et se séparent par là de la tête et du corps de l'Église; et les schismatiques improprement dits, c'est-à-dire ceux qui, poussés par une vraie malice, ne veulent pas obéir au Souverain Pontife, et se considèrent comme libérés du souverain pouvoir qu'il a reçu de Dieu. Il semble clair que l'énorme majorité des dissidents ne tombe pas sous ces définitions et n'est pas atteinte par les excommunications des Constitutions apostoliques. On ne peut parler de pertinacité chez ceux qui n'ont pas de péché formel.

La terminologie de la théologie catholique, qui appelait « schismatiques » tous les membres des églises séparées, a changé, il y a peu d'années. Benoît XV, de sainte mémoire, a introduit dans les documents pontificaux le terme « dissident », terme dont on se sert actuellement à Rome pour désigner ces membres séparés de l'Église sans leur faute. Il faut saluer avec reconnaissance cette distinction suprêmement utile et suprêmement juste, dans laquelle on risquait de confondre dans une seule appellation deux idées, deux états

d'âme qui n'ont que quelques notes communes. En conséquence il faudrait dire que, si les « schismatiques » (au vrai sens du mot) se convertissent réellement en redevenant catholiques, il est difficile d'appliquer ce terme de « conversion » aux dissidents de bonne foi qui entrent en communion avec le Saint Siège. La route qu'ils doivent parcourir peut ressembler à une conversion; en la parcourant, ils peuvent même passer par les phases que traverse un pécheur lorsqu'il quitte le péché pour revenir à Dieu; mais le retour à l'unité catholique est, pour les dissidents de bonne foi, un changement psychologique par lui-même tout autre que la conversion. J'ai dit « retour à l'unité catholique » et encore ce terme ne peut-il s'appliquer qu'à ceux qui ont quitté cette unité; il peut donc être juste pour des communautés entières qui s'étaient séparées de l'Église et lui reviennent, mais il n'est pas exact pour le chrétien qui est né hors de l'Église et donc ne l'a jamais quittée.

En abordant la question que je viens traiter devant l'assemblée d'élite qui me fait l'honneur de m'écouter, nous trouvons donc un problème bien singulier, à savoir : que nous n'avons pas encore de terme pour définir l'acte dans lequel se cristallisent les résultats ultimes de nos travaux et la fin sublime dont l'amour nous a rassemblés aujourd'hui.

Ce manque de distinctions, d'expressions même, me semble poser un problème singulier bien caractéristique. Qui sait si l'on ne pourrait trouver d'autres expressions et d'autres idées encore qui confondent des choses qui devraient être bien distinguées les unes des autres?

Si les idées claires et distinctes — l'idéal de Descartes — sont le caractère de la pensée occidentale, il est bien singulier de devoir constater que, pour les choses de l'Orient, les Occidentaux sont peu occidentaux, c'est-à-dire n'ont pas toujours des idées claires et distinctes. C'est peut-être un point de contact avec l'Orient, car, pour nous Orientaux, plus les idées sont vagues, peu précises et peu distinctes, plus elles ont d'attrait, de profondeur et de mysticisme. En tout cas, il peut y avoir quelque intérêt à étudier ce changement psychologique inconnu, par lequel un chrétien ou un groupe de chrétiens deviennent catholiques.

Je dis un chrétien ou un groupe de chrétiens, pour bien distinguer les deux grandes voies qui peuvent mener les Orientaux vers l'unité de l'Église, les deux grands buts qui peuvent tenter les apôtres de cette unité. Ces deux voies et ces deux buts répondent aux deux conceptions fondamentales qui se partagent l'humanité : individualisme et collectivisme. Tandis que les uns ne voient que l'individu, les autres ne voient que la société. Les uns se bornent à un travail qui ne vise que chaque âme en particulier; pour les autres l'individu n'est rien, et la société devient une idole auquel il faut consacrer les individus et tous leurs biens. Ces deux conceptions, fausses dans leur exclusivisme et dans leur expression la plus radicale et la plus extrême, ont cependant un fondement dans la nature humaine, et trouvent, par conséquent, dans la doctrine catholique, une application et une consécration qui les réunit en un système et en une conception, celle de l'Église universelle.

(1) Par exemple le manuel très répandu de TANQUERÉY, AD., *Brevior-synopsis Theologiae Dogmaticae*, éd. 4^e, 1921. (Tournai, Desclée), p. 113, n^o 264, B.b) : « Schismatici qui pertinaciter... ab obedientia legitimis superioribus debita se subtrahunt.

(2) Can. 1325, § 2.
Bulle Coenæ, § 1.
Constitution Apostolica Sedis, art. 1.

(3) Ainsi MARC, CLERMENS, *Institutiones Morales Alphonsianæ*, éd. 12, t. I, Romæ 1904, p. 820, n^o 1317. Commentant le texte de la Constitution apostolique, il dit :

« Censura attingit :
« 1^o Schismaticos proprie dictos, illos scilicet, qui non solum a Romani Pontificis obedientia pertinaciter resiliunt, sed novas Ecclesias audacter constituunt vel sequuntur, et ita a capite et a corpore matris Ecclesie se sejiungunt. Tales sunt, v. g. veteres-catholici, qui duplici excommunicatione in haereticos et in schismaticos lata plectuntur.

« 2^o Schismaticos imperfectos, illos scilicet qui vera malitia ducti, nolunt obedire Romano Pontifici pro tempore existentis, habentes se a supra illa, quae ei divinitus concessa est, potestate solutos. Ex illis sunt quidam scriptores, liberales dicti, qui futili praetextu, R. Pontificis decisiones et mandata pertinaciter rejiciunt. »

L'Eglise, étant par excellence le corps social de l'humanité, ne peut certes jamais être accusée de méconnaître les conceptions collectivistes. Elle les admet, les sanctionne, les élève, et n'en rejette que les conséquences exagérées et nocives. Collectiviste par son essence, jusqu'à créer des organismes de communisme volontaire, elle sait rendre justice à l'individu, à tous ses droits et tous ses besoins, d'une manière que les individualistes exagérés ne peuvent égaler, car elle applique à chaque âme les mérites de Jésus-Christ, elle travaille pour chaque individu et le sanctifie comme jamais aucun individualiste hors de l'Eglise ne saurait le faire. Dans la cause de l'Union, l'Eglise poursuit les deux buts de pair, et sanctionne tout aussi bien le travail qui a pour but les individus que celui qui se propose d'atteindre les sociétés, les nations et les églises dissidentes.

S'il s'agit d'une adhésion individuelle à l'Eglise catholique, le rôle de celui qui reçoit cette adhésion au nom de l'Eglise est, comme de raison, dicté par l'esprit de l'Eglise qu'il représente. Il n'a ni le droit ni le pouvoir d'exiger d'une âme plus que l'Eglise n'exige : il doit être l'interprète fidèle des lois de l'Eglise et de son esprit. Mais pour aider celui qu'il reçoit dans le sein de l'Eglise, il doit certes se rendre compte de toutes les difficultés qu'une âme bien disposée peut rencontrer sur cette route qui mène à la profession de foi. Un dissident croyant et de bonne foi qui cherche la pleine vérité et se rend compte des distinctions entre les dogmes définis par l'Eglise et la foi divine qui précède les définitions ecclésiastiques trouvera, peut-être même sans trop de difficultés, la foi primitive des églises dissidentes qui n'est autre que la foi catholique des temps d'avant la séparation. Les églises orientales, posant comme principe fondamental que, seuls, les Conciles universels peuvent définir les questions de foi, n'admettent pas, au moins en droit, d'autres dogmes de foi que ceux qui ont été définis par les sept premiers Conciles universels; ces églises n'admettent donc, en théorie, d'autres dogmes que ceux que l'Eglise catholique admet aussi comme tels. Toutes les thèses qui n'ont pas été définies dans ces sept premiers Conciles sont, pour les dissidents, des thèses libres, non définies, et toutes les thèses que les théologiens, les conciles provinciaux, même les professions de foi imposées par des évêques ou des synodes proposent comme dogmes de la foi orthodoxe ne peuvent être tels, de par les principes orthodoxes eux-mêmes, qu'en vertu d'une définition d'un de ces premiers Conciles. Tout ce qui est ajouté à ces définitions est ajouté illégalement, et ne peut être considéré que comme these théologique que chaque orthodoxe a le droit d'admettre ou de ne pas admettre. Cette distinction posée, le dissident croyant et cherchant la vérité retrouvera dans la théologie orthodoxe et dans la doctrine des églises dissidentes, la foi fondamentale des sept premiers Conciles, et il pourra retrouver les vérités contenues dans la révélation primitive et admises implicitement par la chrétienté du neuvième siècle, vérités dont l'Eglise a tiré les définitions formulées depuis ce temps.

* * *

L'évolution des dogmes, au sein de l'Eglise catholique et après la séparation des Eglises, n'est que la suite de cette même évolution dans les temps antérieurs. Un dissident peut, de lui-même, arriver à cette idée. Il peut, d'autre part, voir que les Eglises dissidentes ont, elles aussi, malgré ce qu'elles disent, une évolution doctrinale, mais que cette évolution, si elle aboutit à des dogmes qui n'ont pas été définis dans les premiers conciles, si donc elle n'est pas la suite de l'évolution doctrinale de l'Eglise primitive, — il peut voir, dis-je, que cette évolution est contraire aux principes même des Eglises dissidentes. Un dissident de bonne foi qui reconnaît ces deux faits sera conduit à admettre comme vraies

les thèses catholiques qui, au temps de la séparation, n'étaient pas encore définies. De même, poussé par l'instinct chrétien et la piété chrétienne, il retrouvera dans les livres liturgiques les appellations par lesquelles la Liturgie byzantine exprime la pureté pleinement immaculée de la Mère de Dieu; il constatera que le théologien dissident, et même la doctrine officielle, nient formellement l'Immaculée Conception, il sera porté à reconnaître que la foi en l'Immaculée Conception répond beaucoup plus à la piété chrétienne et au culte de la Très Sainte Vierge que les théories contraires. Il remarquera peut-être aussi, sans difficulté, que la soumission au pouvoir séculier répond beaucoup moins à l'état de l'Eglise primitive que les luttes et les persécutions que l'Eglise catholique doit subir et les concordats qu'elle est forcée de conclure avec les gouvernements. Une âme croyante, qui cherche le Christ, et qui voit avec évidence que l'œuvre de Jésus-Christ doit être une œuvre universelle, que sa doctrine doit embrasser tous les temps, tous les peuples et toutes les régions, comprendra facilement que le nationalisme, tel qu'il est pratiqué au sein des églises orientales, n'est qu'une plaie dans le corps mystique de l'Eglise. Nous entendons les églises dissidentes se nommer orthodoxes et catholiques; nous voyons les théologiens de ces églises nationales opposer leur catholicité à la catholicité de l'Eglise catholique, et faire des distinctions orthographiques pour démontrer la supériorité de la première catholicité et l'infériorité de la seconde. Sera-t-il très difficile de reconnaître que ces tours de force ne peuvent pas être un argument pour prouver l'universalité des églises nationales contre l'universalité, que personne ne peut nier, de l'Eglise catholique? Une âme aimant le Christ est portée d'elle-même à chercher l'universalité, caractère indissoluble de la personne et de la doctrine de Jésus-Christ. Elle se sentira resserrée, enfermée et liée tant qu'elle ne se trouvera en communion avec les âmes qui aiment le Christ dans l'univers entier. C'est un même désir qui nous porte à nous intéresser à l'Union des Eglises et à la désirer. Une telle âme sera peut-être tentée de chercher cette universalité hors du catholicisme, mais, en la cherchant, si elle cherche vraiment Jésus-Christ, elle trouvera certainement sa doctrine et son œuvre universelles.

Quand le dissident aura plus ou moins reconnu que les dogmes de l'Eglise catholique répondent parfaitement bien à toutes les meilleures traditions de l'Eglise jusqu'au dixième siècle, et qu'il n'a nullement besoin de renoncer à la foi orthodoxe pour devenir catholique, mais qu'il ne fait que compléter, préciser et un peu développer la foi des grands Pères orientaux que toute l'Eglise vénère et que tous les théologiens de l'Eglise catholique suivent, il admettra souvent sans grande difficulté, toute la foi catholique. Mais, en admettant la foi catholique, il n'est pas encore persuadé de l'obligation de se soumettre à toutes les lois positives de l'Eglise. Semblable à tant de catholiques qui se croient bons catholiques sans obéir dans tous les détails à ce qu'ordonne l'Eglise, supérieur à eux par la bonne foi, il peut ne pas comprendre, dès le premier moment, qu'il lui faut faire profession de foi et d'adhésion solennelle au corps visible de l'Eglise catholique; et le directeur avisé qu'il rencontrera sur sa route fera bien de ne pas brusquer l'œuvre de Dieu dans son âme et d'attendre patiemment que cette œuvre mûrisse jusqu'à ce qu'il vienne de lui-même à la conséquence de la foi qu'il a déjà admise dans son cœur.

Quand ce moment sera venu et qu'il devra faire la profession de foi, il deviendra catholique en conservant, comme l'Eglise le désire, les coutumes et les rites de l'Eglise orientale. Heureux s'il trouve un milieu catholique assez large d'idées et de cœur pour l'admettre complètement comme sien et pour ne pas lui faire ressentir qu'il a encore un long chemin à parcourir s'il veut répondre aux désirs, souvent même inexprimés, de ceux qui ne savent pas bien distinguer entre ce qui est de foi et ce qui n'est

qu'une pratique, catholique il est vrai, peut-être même très ancienne, mais n'appartient pas aux dogmes de la foi, ni à leurs conséquences immédiates. Il trouvera dans maintes sociétés catholiques des personnes qui ne pourront comprendre comment l'on peut être catholique et ne pas réciter le rosaire, ne pas porter de scapulaire, et faire, ajouteront les simples, le signe de croix à rebours. Il trouvera sur sa route des personnes qui se scandaliseront, d'autres qui le prendront pour hérétique, d'autres enfin qui, voyant ses bonnes dispositions, lui diront franchement : « J'espère bien que vous deviendrez un jour tout à fait catholique » ; ou bien, si elles comprennent mieux les choses de l'Orient, elles lui diront : « J'espère que vous deviendrez assez des nôtres pour passer à notre rite. » La connaissance des questions qui ont rapport à l'Union et aux rites orientaux dans l'Eglise catholique a fait d'énormes progrès durant ces dernières années. Mais je crois n'offenser personne en disant que cette connaissance est encore susceptible d'un grand développement. Les Occidentaux désireux d'accélérer le grand moment où il n'y aura qu'un troupeau et un Pasteur, où tous ceux qui croient en Jésus-Christ et l'aiment appartiendront de corps et d'âme au corps social de l'Eglise universelle, doivent certainement mieux connaître ceux qui sont encore séparés de l'autorité universelle du Souverain Pontife.

* * *

Parmi ces Orientaux dissidents qui se rapprochent lentement d'une conception universelle de la foi primitive de leurs ancêtres, il s'en trouvera toujours qui, constatant les plaies des églises orientales auront une tendance prononcée à rejeter en bloc toutes les coutumes et rites orientaux, pour se faire en même temps catholiques et latins. Le plus souvent, ce sera le cas de ceux qui auront perdu la foi chrétienne et qui reviendront à l'Eglise, en se convertissant à Dieu. Souvent, accoutumés à considérer avec des yeux de mécréant la religion dans laquelle ils sont nés, et retrouvant Dieu et la foi sous la forme de la liturgie latine, ils s'attacheront au rite latin avec tout l'enthousiasme et le zèle de convertis, et il leur faudra beaucoup de courage et un zèle vraiment apostolique pour faire le sacrifice de la forme extérieure, le sacrifice du rite latin, et pour rester fidèles ou pour revenir aux traditions auxquelles ils ne sont plus attachés par aucun lien, du moins par aucun lien sensible et conscient. Mais chez ces Orientaux passés au rite latin s'éveille bien souvent la voix des nombreuses générations qui les ont précédés, un atavisme aussi profond que la nature, une nostalgie irrésistible de ce qu'étaient pendant des siècles, pour leurs ancêtres, la prière et la foi. Souvent après des années, souvent après des générations ils suivent cette voix du sang, et ils veulent redevenir ce qu'au fond ils ont toujours été, sous la forme latine, redevenir des Orientaux.

Cette nostalgie orientale peut même être pour eux une grave tentation. Car, s'ils ne sont pas parvenus à distinguer ce qui est essentiel de ce qui est accidentel ; si, devenus latins, ils ont vécu parmi des catholiques, peut-être même très pieux mais qui attachaient trop de valeur aux formes extérieures, et, sans le savoir, s'arrêtaient plus à ces formes extérieures de la foi qu'à la foi elle-même, cet atavisme peut devenir pour eux une grave tentation de redevenir dissidents, comme ils l'avaient été.

Il y a dans la tradition je ne sais quoi qui constitue une force presque égale à la nature, et on ne saurait facilement substituer à la tradition du sang une tradition de l'éducation et de la formation. Une tradition ne se laisse pas substituer à une autre.

Ainsi les presbytériens de l'Amérique ont beaucoup travaillé et travaillent encore pour détacher de la foi catholique les émigrés de notre nation, et pour en faire des presbytériens. Leur premier but leur réussit, hélas ! souvent. Les pauvres émigrés dispersés,

disséminés dans des contrées protestantes et vivant parmi les protestants, quittent leur religion, mais ils n'acceptent celle des protestants que d'une manière très superficielle. Après un cours délaï ils deviennent tout à fait athées. Une mère très fervente et très bonne catholique, mariée à un protestant, me racontait une fois que ses enfants, dont le père était mort avant qu'ils aient pu le connaître, avaient, à l'âge de sept ou huit ans, une telle tendance à nier et à douter des vérités du catéchisme, qu'elle leur enseignait qu'ils la déroutaient complètement. Pour être latin jusqu'au fond de l'âme, il faut l'être depuis quelques siècles. Les changements brusques risquent toujours d'être superficiels. La foi, et beaucoup plus encore sa forme extérieure, est si bien liée à toute la culture qu'elle devient dans l'âme un organisme complet, une nature individuelle qu'on ne peut changer que par un travail très long et très pénible. On peut bien greffer un pommier, mais on n'en fera jamais un cerisier.

Les adhésions des individus à la foi catholique ont certainement une grande importance, car l'âme a une valeur infinie. Mais les adhésions individuelles, fussent-elles très nombreuses, n'auront jamais la même importance que l'adhésion du même nombre d'individus réunis en société. Je crois qu'on peut dire, toute proposition gardée, des Orientaux et peut-être, de toutes les nations, ce que je ne sais quel missionnaire a dit, je crois, des Hindous : « L'Hindou deviendra chrétien quand son village le fera et le village le fera quand la tribu le fera et la tribu le fera quand la nation le fera. » Vous autres, Occidentaux, vous êtes beaucoup plus individualistes que nous, Orientaux, et je crois que vous l'êtes devenus encore beaucoup plus par l'action latente et décomposante du protestantisme ; nous autres, Orientaux, nous avons conservé un collectivisme beaucoup plus fort. J'oserais peut-être dire que c'est l'individualisme qui est exagéré en Occident, et qu'en Orient c'est le collectivisme qui est notre maladie. Plus le collectivisme est étroit, plus il est enclin à l'exagération, plus il est fort. Le collectivisme universel de l'Eglise catholique, par le fait même qu'il est contraire à presque toutes les passions, est beaucoup plus sain et beaucoup plus élevé que tout autre collectivisme, mais il ne peut élever en force naturelle les collectivismes étroits, basés souvent aussi sur les défauts et les passions. Dans les questions de religion, l'Orient est encore plus collectiviste. En Occident la religion, étant universelle, est certainement un lien social qui unit les hommes entre eux et tend à unir toute l'humanité. Mais, par son universalité même, elle n'a pas ce caractère social et national qu'ont les religions, pour la plupart nationales, de l'Orient. En Occident la religion catholique, avec son côté pratique, son application immédiate à chaque individu, sa manière de diriger chaque âme en particulier et de résoudre pour chacune d'elles tous les cas de conscience qu'elle peut avoir, est nécessairement beaucoup plus individualiste que les religions de l'Orient dans lesquelles le côté pratique et les cas de conscience ont beaucoup moins de signification. Par là les églises orientales, et encore cent fois plus toutes les autres religions orientales non chrétiennes, sont beaucoup plus exclusivement collectivistes. Souvent, elles ne sont qu'une forme de collectivisme, qu'un lien social ; souvent, elles ont perdu complètement tout individualisme.

De là la nécessité absolue pour l'Eglise catholique d'attirer à elle tout l'Orient, toutes les Eglises séparées ; on gagnera tout ou on ne gagnera rien. J'appelle « tout » non pas tous les individus, ce qui est impossible, mais toutes les collectivités ; et j'appelle « rien » non pas, évidemment, de nombreuses conversions d'individus, mais le fait que la question de l'union des églises reste toujours sans solution.

Depuis la séparation des Eglises, depuis Photius et Cérulaire, l'idéal de l'Eglise est resté de supprimer le schisme, de restaurer l'unité, d'obtenir que ces nombreuses Eglises rentrent en commu-

nion avec l'Eglise romaine comme elles s'en sont séparées. « Union des Eglises » est aussi le terme sanctionné par la pratique de l'Eglise, depuis le dixième siècle. Cette union est-elle possible? N'est-ce pas une utopie d'espérer que ces églises dissidentes reviendront à la communion du Siège apostolique? On peut dire, non sans raison, que les adhésions en masse sont ordinairement d'une valeur assez médiocre. Si l'on n'en juge que par la persuasion individuelle et la volonté individuelle, on ne se trompera guère. Dans les adhésions en masse, il peut y avoir peu de persuasion individuelle et une volonté individuelle relativement faible. Mais, d'un autre côté, il faut bien observer aussi que les adhésions en masse ont été primitivement la manière dont les peuples sont devenus chrétiens, et, qu'en outre, plus les adhésions en masse sont grandes, plus grandes aussi sont les possibilités de travail et d'influence qu'elles donnent. Pour pouvoir obtenir des persuasions et des volontés plus fortes et plus individuelles, il faut une influence et un travail qu'on ne peut guère obtenir que par des adhésions, peut être plus faibles, mais beaucoup plus nombreuses.

On ne peut douter que les chrétiens des trois premiers siècles ne fussent pour la plupart des hommes d'une volonté beaucoup plus forte et d'une persuasion beaucoup plus grande. Malgré cela, aucun historien chrétien ne dira que l'œuvre de Constantin a été de peu de valeur. Le fleuve du christianisme, jusque là étroit et très profond, s'est répandu très largement, et, naturellement, il est devenu beaucoup moins profond. Mais ce changement, tout extérieur qu'il pût être au premier moment, n'a-t-il pas donné à l'Eglise des possibilités qu'elle n'avait pas avant Constantin? N'est-ce point par la conversion en masse du monde romain qu'on a commencé le travail séculaire qui a mené à la christianisation, profonde déjà et sincère, de tous les peuples? Et ce premier grand pas d'expansion du christianisme n'a-t-il pas été suivi par toute une série de faits analogues! Quels sont les commencements du christianisme chez tous les peuples de l'Europe? N'est-ce pas ordinairement un prince ou un roi qui, se faisant chrétien, baptise tout son peuple, et commence une ère nouvelle? Peu importe que la première génération ait été baptisée sans instruction complète, et sans grande persuasion individuelle, peut-être même contre sa volonté : la seconde génération, élevée en chrétiens, constituait un progrès, et, de génération en génération, l'œuvre avançait et s'approfondissait. La volonté du prince n'aurait certes pas suffi par elle-même. Il fallait naturellement la prédication et l'ascendant de sainteté qu'avaient les premiers apôtres des nations de l'Europe.

Mais quand on se demande comment un saint Patrice a pu convertir en peu de temps tout un pays, il faudra bien avouer que c'est beaucoup plus par une action sur la collectivité que sur les individus. S'il s'agit des Eglises orientales catholiques, il faut constater que toutes sont revenues à l'église catholique par groupes — collectivement — seule l'église russe catholique, dont le chef hiérarchique est actuellement prisonnier des bolchévistes, a été formée d'une autre manière. Et, du reste, le travail de l'église n'est-il pas toujours dirigé en premier lieu vers les collectivités, et, en second lieu, vers les individus? N'est-ce pas par la prédication que se propage l'Evangile? Et la prédication vise certainement plus la société que l'individu : ainsi les 5,000 convertis du judaïsme par la première prédication de saint Pierre. La liturgie, le moyen principal d'attirer à Dieu les hommes, le moyen apostolique par excellence dont se sert l'église pour faire des bons chrétiens, n'est-elle pas une œuvre sociale qui vise avant tout la communauté? Je crois donc que, quand même on dirait que l'adhésion de toutes les communautés dissidentes n'est pas possible, il faudrait encore constater que le travail de l'église catholique tend à atteindre l'âme de tout l'Orient, qu'il cherche les communautés, les églises, beaucoup plus que les individus, et, ce qui est infiniment plus

important que toute autre considération, que ce travail répond en premier lieu aux tendances et aux idées de l'Eglise catholique et aux besoins de l'Orient. Même si nous disions que c'est une utopie de penser à l'union des églises dissidentes avec le Siège apostolique, encore faudrait-il travailler sans relâche à cette œuvre générale, et pourrait-on toujours espérer que, plus ce travail semble humainement inutile, plus il peut apporter de grands résultats par la grâce de Jésus-Christ. N'est-ce pas du reste le caractère de tout travail chrétien? Ce n'est que par la mort qu'on parvient à la vie, ce n'est que quand le Christ fut élevé sur la croix qu'il attira tout à Lui, ce n'est qu'en jetant la semence qu'on peut avoir une récolte, ce n'est que par le sacrifice qu'on peut gagner les âmes et travailler à une œuvre de Dieu.

* * *

Mais que faire dans cet ordre d'idées pour atteindre l'âme de l'Orient, et quelles sont les routes ardues et épineuses que doivent parcourir les nations avant qu'elles arrivent au pied du Vicaire du Christ?

Il est clair qu'avant tout il faut connaître le monde qu'on veut atteindre et lui faire connaître l'Eglise. L'humanité est dirigée par des idées, et c'est le travail scientifique qui porte les flambeaux dans cet acheminement et qui éclaire la route. Un travail scientifique, non pas individuel, mais collectif. Le travail scientifique individuel, le travail du savant qui ne fait que collationner des textes, étudier des détails et constater des faits avec une minutie et un soin extrêmes, a souvent beaucoup de valeur, mais peu d'influence, à moins que ce ne soit le travail de génies, ou au moins de gens exceptionnels. Pour une œuvre de très grande envergure, il faut un travail coordonné de beaucoup de savants, dirigé vers un but, et inspiré par une idée. La Congrégation de Saint-Maur, qui avait coordonné le travail d'un nombre très considérable de moines très doctes, dont souvent on ne connaît même pas le nom, a posé vraiment un monument plus durable que l'airain. L'abbé Migne, avec des collaborateurs plus nombreux mais moins doctes, a fait une œuvre magnifique pour laquelle de longues générations encore lui seront toujours très reconnaissantes. Mgr Graffin, avec un sens scientifique exquis et un rare talent d'organisation, nous donne une des plus belles œuvres de notre siècle. Et à Bruxelles même, a été fondée, il y a bientôt deux siècles, une œuvre scientifique qui, par elle-même, démontre la valeur et la nécessité d'un travail collectif des savants : je pense à l'œuvre admirable des Bollandistes. L'Institut oriental à Rome, est certainement l'œuvre principale que l'Eglise a créée pour l'Orient, car une œuvre scientifique sera toujours l'œuvre fondamentale, puisque la science sera toujours le flambeau de l'humanité.

Ce travail scientifique, nécessaire dans notre cas comme base d'action, est immense sur les deux fronts. Il faut faire connaître l'Orient à tout l'Occident et l'Occident à tout l'Orient. Il faut donc que des Occidentaux apprennent les nombreuses langues de l'Orient. Il faut faire connaître à l'Occident les rites, les religions, l'histoire, la littérature, les qualités et les défauts de tous ces peuples que l'Eglise embrasse d'un même amour et qu'elle désire tous attirer à l'unité du Christ. Il faut donc des spécialistes, des savants, pour toutes les branches et pour chaque pays séparément. Il faut préparer des savants qui, au moment donné, puissent, non seulement embrasser tout le domaine, vaste et inconnu, de ces nombreuses disciplines, mais qui puissent aussi faire école dans chacune d'elles prise à part. Faire école, car personne ne dira qu'une vie humaine suffit à la tâche : il en faut des centaines, il faut qu'une génération après l'autre travaille sans relâche, avec un système de plus en plus perfectionné, et que

de cette façon, des cohortes entières de savants aillent pendant de longues années à la conquête d'une pleine connaissance et d'une pleine étude de tout ce qui appartient à la question. Mais ce qui est plus important encore, c'est qu'ils le fassent dans le sens du sacrifice. Car, dans la science comme dans toutes les autres branches des travaux humains, le sacrifice doit toujours être un des éléments constitutifs de l'œuvre dont on veut assurer le succès.

* * *

L'Eglise catholique est universelle, non seulement parce qu'elle embrasse tous les temps et tous les peuples : elle est universelle aussi dans les moyens dont elle se sert et dans les armes qu'elle emploie. Pour définir ce que l'Eglise pourrait faire par ses ministres pour les Eglises dissidentes, il faudrait parcourir toutes les forces de l'âme humaine et tous les aspects de la vie. Permettez-moi d'en toucher au moins quelques principaux. Après l'apostolat de la science, il faudrait, à mon humble avis, donner la première place à l'apostolat de l'art. Vous me direz peut-être : « Quelle place réservez-vous à l'apostolat de la prédication et des sacrements ? » Je réponds : Certainement la place la plus sublime, mais pas la première. Car n'oubliez pas que nous avons à atteindre des mondes entiers auxquels nous ne pouvons pas encore prêcher. Il faut donc trouver des moyens de leur parler, avant de leur parler de Jésus-Christ et de son Eglise. Et si la parole de la science est une parole extrêmement persuasive, la parole de l'art est encore beaucoup plus éloquente. Nous avons conservé, en Orient, un art presque unique, car il n'a eu que deux concurrents dans l'histoire : les primitifs italiens et les flamands. Je pense à l'art byzantin. La révolution russe a probablement ruiné les nombreuses écoles de campagne qui produisaient les peintres byzantins. Retrouver les traditions de la peinture byzantine, créer des écoles qui montreront aux Orientaux leur idéal religieux dans les formes traditionnelles que les modernes pourraient envier, serait une œuvre digne des grands apôtres, et qui pourrait produire des Fra Angelico. Quand je parle de l'apostolat de l'art devant ce public d'élite, je ne puis m'empêcher de faire le rapprochement suivant : Chose étrange : le pays qui a produit les écoles de peinture religieuse les plus proches de l'Orient et les plus admirables en Occident, produit actuellement les premiers apôtres qui se consacrent au travail pour l'Union des Eglises. Ne peut-on pas y voir une assurance que leur travail apostolique aura la durée, la beauté et la grandeur de l'art flamand, et que leur travail sera aussi un apostolat de l'art, comme il serait tant à désirer ?

J'ai peur de vous retenir trop longtemps, mais je ne puis omettre encore cette réflexion. L'art byzantin est un peu un symbole du travail scientifique tel que nous l'avons décrit, car il coordonne de nombreuses générations d'artistes qui restent, pour la plupart, toujours inconnus, et dont le grand mérite est de poser à la base de leur art un sacrifice complètement étranger aux artistes des écoles modernes ; ce sacrifice a assuré à l'art byzantin une existence très prospère, qui a duré des siècles, un avenir magnifique en Orient et en Occident, et une belle part à l'œuvre de l'Union des Eglises.

Il vous semblerait peut-être qu'un artisan, un menuisier, un laboureur, ne peuvent pas prendre part à l'œuvre commencée par les savants et les artistes. Vous vous tromperiez. L'Orient est collectiviste jusqu'à l'excès, nous l'avons vu, et ce collectivisme semble permettre d'espérer une collaboration universelle en profondeur et en largeur pour une tâche comme jamais aucune génération du monde n'en a eu à accomplir. Sans mentionner l'apostolat de la prière, qui est peut-être l'apostolat principal,

nos frères séparés auront après la tempête tant de besoins, et des besoins si profonds et si généraux que l'œuvre de l'Union des Eglises ne méprisera pas le sacrifice le plus petit et le plus humble qu'une âme chrétienne puisse lui offrir. Il ne s'agit naturellement pas de sacrifice d'argent. Le sacrifice de l'intérêt, le sacrifice de la prière, le sacrifice d'une petite part à la propagande, le sacrifice d'une vocation, ce sont là des trésors inappréciables pour l'œuvre dont nous parlons.

Quand, au nom de l'Eglise, ces serviteurs tentent de s'approcher des communautés orientales, ils doivent se rendre compte des difficultés que rencontreront les Eglises et les nations qui, de leur côté, ne seront pas insensibles à leur appel. Un travail scientifique joint à l'apostolat de l'art, de l'exemple, de la charité chrétienne, pourra exciter, dans une société séparée de l'Eglise, de nouvelles idées, des tendances, des sympathies, des relations qui peu à peu créeront un courant, qui, avec la grâce de Dieu, transformera graduellement les idées dominantes, la mentalité du clergé, du peuple, et attirera toute la communauté à l'unité de l'Eglise. Ce travail peut durer très longtemps. Il y a tant de préjugés à déraciner, tant de jugements à modifier, il faut si bien donner à toute la mentalité du peuple une nouvelle direction, à la littérature une autre orientation, que ce travail peut durer des générations entières.

Ceux qui les premiers seront devenus catholiques auront maintes tentations de découragement et de désespoir quand ils voudront travailler pour le bien de leur peuple. Il faudra que, pour eux, se réalise ce que saint Paul a proposé comme le sort de l'apôtre : ils seront souffletés, au moins au moral, battus, moqués, on les considérera comme des traîtres, des renégats, personne ne les comprendra, personne ne les suivra. Supposons pour un moment qu'après de longs travaux, et, naturellement, non sans aide de leurs frères de l'Occident, ils parviennent à amener une grande majorité ou la presque totalité de leur église à l'Union, et voyons quel sera l'état de cette communauté.

Unie à Rome par la profession de foi, cette communauté aura, comme de raison, conservé les fautes et les qualités qu'elle avait avant son adhésion à l'obéissance romaine. Depuis le moment de son union avec le siège apostolique, elle a cependant gagné l'énorme force morale que donne l'appartenance à l'église universelle. Appartenir au corps social de l'Eglise, c'est être socialement un membre vivant du Christ. Un individu séparé du Christ par le péché et revenant à la grâce devient par là membre du corps mystique de Jésus-Christ. Mais, tant qu'il n'est pas confirmé dans cette grâce, son union avec le corps mystique de Jésus-Christ peut être exposée à de graves dangers, et peut être interrompue par de nouveaux péchés. Cette attache qui relie les âmes à Jésus-Christ, la grâce sanctifiante par laquelle la vie du Verbe incarné s'étend aux âmes sanctifiées, ne devient forte qu'au prix d'un long travail et de luttes souvent bien dures. Un individu s'attachant à l'Eglise catholique par la profession de foi et la soumission au Souverain Pontife, devient un membre du corps mystique de Jésus-Christ en tant qu'organisme social. Ce lien est d'autant plus fort que le don surnaturel de la foi se perd plus difficilement que la grâce ; mais ce lien n'est vraiment durable qu'en tant que la foi est forte, et que, vivifiée par la charité, elle lutte efficacement contre toutes les tentations et tous les dangers.

L'analogie d'une personne physique avec une personne morale rattachée à l'Eglise par la foi de ses membres et par la soumission au Souverain Pontife me semble presque complète. Pour que ces liens d'une collectivité avec l'Eglise catholique deviennent vraiment durables, ils doivent naturellement être basés sur tous les rapports qu'a l'humanité avec Jésus-Christ. Un être social réuni au corps social de l'Eglise ne devient intimement et fortement uni à Jésus-Christ que par la grâce individuelle des âmes et par les

institutions sociales de la communauté. Comme dans les individus, ainsi dans les églises nouvellement réunies à Rome, cette vie chrétienne intense dans tous les membres de la communauté et ces nombreux liens sociaux ne s'obtiendront que par un long travail. Par la profession de foi et l'adhésion à l'obéissance du Souverain Pontife, ce travail ne fait que commencer. Il commence, évidemment, dans un tout autre sens que dans des organismes sociaux qui n'étaient pas chrétiens. Car ce travail, pour des sociétés chrétiennes mais jusque là séparées, trouve des traditions souvent très primitives et très précieuses, des âmes sanctifiées par la grâce de Jésus-Christ et souvent très sincèrement attachées à sa doctrine et à son œuvre, et c'est ce qui doit imposer à ce travail des méthodes, des systèmes, une prédication toutes autres que celles dont se servent les ouvriers évangéliques en des circonstances différentes. La méthode que l'Eglise catholique a toujours suivie est de laisser aux communautés dissidentes revenant à l'unité toutes leurs coutumes, leur législation, leur discipline, leur rite, de ne jamais leur imposer la discipline et les lois de l'Eglise latine. Elle attend patiemment que les réformes disciplinaires surgissent d'elles-mêmes dans ces communautés : elle ne les impose que dans les cas, très rares peut-être, ou de vrais abus exigent la contrainte. Cette pratique souverainement sage de l'Eglise montre aussi la ligne de conduite que doivent suivre ceux qui veulent travailler à la cause de l'Union.

Il faut préparer l'Union des Eglises, organiser et former les milliers d'apôtres qui y travailleront pendant des générations peut-être. Il faut l'obtenir de Dieu par nos prières, et l'accomplir par le travail de tous les peuples catholiques, et quand l'œuvre de l'Union sera accomplie, le travail commencera. Il faudra faire revivre, ressusciter la plénitude de la vie catholique de tout l'Orient. Et alors l'Eglise catholique pourra avec la grâce de Dieu, commencer à convertir à la foi chrétienne les nations du centre de l'Asie jusqu'à présent inaccessibles à l'influence catholique. Il est évident que pour accomplir tout ce travail le concours de tous les peuples catholiques est nécessaire. Sans peur de se faire concurrence, tous les ordres et les congrégations religieuses non moins

que les prêtres séculiers et tous les fidèles peuvent avoir une large part à ce travail.

Il y a près de cinquante ans que sur l'initiative du cardinal Howard et du P. Martinov, jésuite russe, a été discutée dans la Congrégation de la Propagande à Rome cette question : ne serait-il pas opportun d'inviter toutes les congrégations et tous les ordres religieux à former des branches orientales pour travailler à l'Union des Eglises? La Propagande, favorable à cette idée, avait invité les supérieurs des grands ordres religieux à exposer leurs vues sur la question. Tous ceux qui furent consultés ont répondu sans exception dans ce sens qu'ils ne croyaient pas pouvoir admettre cette dualité de rites et de discipline dans leur ordre; et là l'idée échoua. Malgré cela on a fait depuis quelques essais de cette nature, et les idées ont, Dieu merci, changé complètement depuis une dizaine d'années. Les Pères Rédemptoristes chez nous, les Pères Assomptionnistes en Roumanie, les Pères de la Compagnie de Jésus parmi les Ruthènes blancs, ont commencé des œuvres qui promettent un grand avenir. Pour ne parler que de l'œuvre dont je suis témoin, les Rédemptoristes belges ont un grand succès. Un noviciat toujours plein, un juvénat pour plus de 80 élèves, 3 maisons, de très nombreuses missions : voilà ce qui nous fait espérer que cette œuvre bénie de Dieu fera en Orient un bien immense. Nous ne pouvons que désirer que d'autres congrégations et ordre religieux suivent ce bel exemple.

Mais il reste une grande œuvre à accomplir : celle de la restauration du monachisme oriental préventif. Dans cette œuvre une collaboration intime des monastères orientaux et occidentaux semble nécessaire. Car le monachisme oriental primitif n'est rien d'autre que l'ordre monastique tel qu'il était aux temps de saint Benoît, et tel qu'il est resté en principe en Orient, sans avoir cependant conservé l'action intense et générale qu'il avait jusqu'à la séparation. Renouveler ce monachisme primitif serait une des œuvres principales à faire pour préparer la réunion de l'Orient et de l'Occident.

† André SZEPTYCKY
Archevêque de Lemberg
Métropolitain de Galicie

L'Union des Eglises et le Concile du Vatican

Pour déterminer avec la précision théologique requise en pareille matière la position catholique vis-à-vis du problème de l'Union des Eglises, il nous reste à envisager le principe d'autorité hiérarchique, qui est comme la clef de voûte de l'ecclésiologie catholique. Allons droit au but, et arrivons sans détour au nœud même de la question, qu'il faudra coûte que coûte dénouer, à l'obstacle unique, qui paraît insurmontable : la définition dogmatique sur la primauté pontificale formulée au Concile du Vatican.

Le sujet est délicat assurément. Est-il besoin de dire dans quel esprit nous voulons en aborder l'examen : l'exposé loyal et objectif de la doctrine catholique, l'amour filial du Saint Siège joint à la charité sans mesure pour nos frères d'Orient. Ce serait servir étrangement les intérêts de l'Union que d'atténuer les points de

doctrine les plus contestés. De tels rapprochements, insouciant du dogme, loin de préparer une réconciliation durable, n'aboutiraient qu'à des divergences nouvelles.

D'autre part évitons, par un exposé dogmatique massif et brut, étranger aux précisions historiques et aux mises au point nuancées, de rebuter les meilleures bonnes volontés, de fortifier des préjugés et de perpétuer des équivoques. Il y a ici pour les théologues trop sommaires, ample matière à examen de conscience.

Envisageons successivement trois points :

1° L'importance exceptionnelle du Concile du Vatican en regard du problème de l'Union des Eglises;

2° Les données historiques qui replacent la définition du Concile

dans son véritable cadre et permettent d'en fixer la portée;

3° Les principes fondamentaux de l'ecclésiologie catholique qui se dégagent des documents du Concile.

I. — Importance du Concile du Vatican.

Le Concile du Vatican a-t-il consommé à jamais les ruptures des XI^e et XIV^e siècles par la définition dogmatique de la Primauté personnelle du Pontife Romain, et faut-il prendre désormais son parti de ces divisions séculaires qui ont séparé de l'unité primitive 160 millions d'orthodoxes et 200 millions de protestants?

La définition conciliaire aura eu du moins cet avantage d'avoir singulièrement circonscrit le débat, et mis en relief le point de doctrine sur lequel porte aujourd'hui tout le conflit. Dans son grand ouvrage sur la théologie orthodoxe (*Theologia Dogmatica Orthodoxa*, Florence 1913, tome II, p. 178), Aurelius Palmieri montre que de plus en plus la controverse se concentre sur la constitution de l'Eglise, la Primauté et l'Infaillibilité pontificale : une fois ces points fondamentaux reconnus, les autres seraient pratiquement résolus.

« Ce qui nous sépare est un abîme, disait Galitzin (*Ma conversion et ma vocation*, Paris, 1874), mais un abîme que l'on peut facilement franchir. Le grand pas à faire est de reconnaître l'unité et l'autorité de l'Eglise. L'autorité de l'Eglise une fois reconnue, mes chers frères séparés n'auraient plus de difficulté à se réunir à nous dans les deux points qui nous séparent. Ils admettraient le Purgatoire, auquel ils croient par le fait, et la procession du Saint-Esprit qui, à vrai dire, n'est souvent qu'un malentendu de leur part. »

Cette constatation, qui à elle seule marque tout le chemin parcouru dans le sens de l'Union, depuis les interminables conflits doctrinaux et disciplinaires des XI^e et XVI^e siècles, trouve une confirmation éclatante dans les témoignages des théologiens les plus marquants des Eglises séparées.

Le savant évêque anglican Bishop Gore (*Catholicism and Roman Catholicism*, Londres, 1923) dont la position a été parfaitement mise en lumière par Mgr Batiffol dans son récent ouvrage (*Catholicisme et Papauté*, Paris, 1925), développe comme idée fondamentale l'impossibilité de reconnaître dans l'Eglise Romaine toute l'Eglise. « L'Eglise romaine est une église d'autorité et d'une autorité concentrée aujourd'hui dans la conscience d'un seul qui est le Pape. Cela signifie que l'Eglise romaine est toute l'Eglise et l'infaillible Eglise. Nous repoussons sans réserve cette prétention. » « Toute notre âme proteste, car ce n'est pas là l'espèce de foi que nous trouvons (prescrite) dans le Nouveau Testament. » Plus loin, (p. 49) Mgr Batiffol, que nous résumons ici, propose « la dernière considération que développe Bishop Gore (qui) consiste à dire que toute autorité autocratique devient fatalement une autorité sans scrupule, et que ç'a été le sort de la Papauté. La définition de l'infaillibilité en 1870 en est un spécimen, et à l'appui de cette assertion Bishop Gore cite dix lignes de Lord Acton résumant un tract de Dollinger. »

Au sens du théologien anglican, c'est donc bien la *Potestas Papalis* telle que l'a définie le Concile du Vatican, qui constitue l'insurmontable obstacle. Et le théologien le plus autorisé de l'Eglise orthodoxe, M. Glubokovsky, jadis professeur à l'Académie théologique de Saint-Petersbourg, aujourd'hui en la même qualité à Sofia, abonde dans le sens de Bishop Gore et écrit (*Christian East*, sept. et déc. 1924, voir Mgr Batiffol, *op. cit.* p. 7). « Je n'aimerais pas laisser l'impression que je suis l'ennemi en principe de toute espèce de Papauté, telle qu'elle a existé au cours de l'histoire chrétienne... Je distingue la Papauté historique de la Papauté dogmatisée. Celle-ci... constitue pour un esprit orthodoxe une déviation hyperbolique. Avec cette Papauté, je le dis non sans le

plus grand regret, je ne prévois aucune paix... Mais j'accepte la Papauté historique : nous, orthodoxes, sommes prêts à revenir à elle. Je crois fermement que si la Papauté veut renoncer à ses revendications, tout malentendu disparaîtra, même les soi-disant différences dogmatiques seront applanies... » De l'avis de cette autorité théologique, incontestée dans l'Eglise orthodoxe, le jour où la Primauté romaine rentrera dans l'ordre et l'harmonie des conciles œcuméniques, ce jour-là la réunion du catholicisme romain et de l'orthodoxie orientale sera près de s'accomplir. « La Papauté, dit-il ailleurs, avec sa suprématie qui absorbe tout, restera un insurmontable obstacle à notre réunion avec le catholicisme romain. »

Le théologien Kireer exprime la même conviction (*Revue internationale de théologie*, t. XIV, 1906, p. 790). « Il y aura toujours un obstacle insurmontable entre les chrétiens d'Orient et les catholiques romains. Cet obstacle est le dogme de l'infaillibilité du Pape de Rome, défini avec une si terrible précision, et d'une façon si irrémédiablement catégorique. »

Même appréciation à l'endroit de la définition conciliaire de la part du théologien allemand Harnack (*Essence du Christianisme*) ; à ses yeux, cet acte dogmatique est la suprême entreprise impérialiste de l'Eglise de Rome, qui élève un mur infranchissable entre Rome et les autres communautés chrétiennes. Et cette conception rentre bien dans le système ecclésiologique d'Harnack, pour qui l'Eglise romaine n'est que le prolongement et la transposition religieuse de l'ancien Empire romain. Jadis Rome personnifiait le génie de la cité terrestre ; sa législation et ses institutions étaient la raison écrite de l'humanité. La Primauté pontificale du Vatican est l'héritière en ligne directe de cet impérialisme.

Aux yeux des représentants les plus autorisés des différentes Eglises chrétiennes séparées de Rome, le Concile du Vatican rend donc impossible toute tentative de rapprochement : c'est l'obstacle unique insurmontable. Et puisque aux yeux de tout catholique, cette œuvre est définitive, irréformable, immuable comme la parole même de Dieu, il semble que tout espoir soit perdu.

II. — Quelques Précisions historiques.

Pour faire l'exégèse de l'œuvre conciliaire, il faut la rétablir dans son cadre historique, dans son contexte. Bornons-nous à trois considérations :

1. Le Concile du Vatican est quelquefois représenté comme une entreprise pontificale préparée de longue main et uniquement destinée à arracher à un épiscopat docile un vote de complaisance sanctionnant les visées ambitieuses et impérialistes du Pontife de Rome. On oublie en parlant ainsi qu'un temps plus considérable a été consacré par les Pères du Concile à l'examen de la *Constitutio de Fide*, monument dogmatique incomparable où sont définis tous les principes fondamentaux de l'ordre surnaturel, de la Révélation, de la Foi. Nos frères orthodoxes peuvent y souscrire sans aucune réserve : ils y trouveront la preuve de l'accord le plus complet entre eux et nous sur les vérités essentielles du christianisme. Le Concile a donc fait autre chose qu'une œuvre de séparation : il a formulé sur des points essentiels la foi commune.

Bien plus, dans le *Schéma Theologorum*, avant-projet rédigé par les théologiens et qui devait servir de base aux travaux du Concile, la prérogative d'infaillibilité qui pourtant est affirmée de l'Eglise enseignante ne se trouvait pas formulée dans le chapitre de la Primauté romaine. C'est au cours des échanges de vues et pour des raisons indiquées dans les procès-verbaux (voir : *Concilia, Coll. Lacensis*, t. VII) qu'un chapitre additionnel : *Caput addendum* fut ajouté au projet et servi de base à la définition.

2. Un groupe de Pères du Concile, cardinaux, archevêques,

évêques, prélats d'une orthodoxie d'une pitié et d'une sincérité que personne n'a jamais mis en doute, présentèrent avec une insistance marquée des objections d'ordre historique et scripturaire contre la définition proposée, et la lecture des procès-verbaux donne l'impression qu'il y avait plus ici qu'une question d'opportunité.

Les difficultés soulevées par nos frères séparés contre la définition conciliaire se basent sur les mêmes faits et s'inspirent des mêmes scrupules historiques et scripturaires. En tout cas on peut rapprocher leur mentalité de celle de l'épiscopat gallican du XVII^e siècle et leur position peut se réclamer des déclarations de 1682 ou du discours de Bossuet sur l'unité de l'église.

On sait que la définition du Concile rétablit aussitôt une merveilleuse unité de doctrine et de foi et que, à part quelques déflections dont Dollinger fut le chef, tous, évêques et fidèles, professèrent sans réserve la doctrine nouvellement définie. La clarté qui s'est faite dans les esprits catholiques, au point de dissiper les ombres qui s'étaient formées depuis le Concile de Constance, pourquoi ne pourrait-elle pas également triompher un jour dans tant d'âmes chrétiennes, sincères et droites, encore séparées de nous, mais qui ne pécheront pas contre la lumière?

D'autre part, comment ne pas se rendre compte que de très bonne foi et avec une sincérité absolue, les églises chrétiennes séparées de la communion romaine n'aient pas conservé sur la primauté pontificale la doctrine traditionnelle complète, et hésitent à professer une vérité qui depuis le Concile de Constance avait subi un fléchissement même en Occident et au sujet de laquelle des membres de l'Eglise enseignante eux-mêmes, d'ailleurs fermement unis au centre de l'Unité, avaient conçu des doutes?

Est-ce exagéré de dire que dans les sphères les plus religieuses et les plus cultivées des églises chrétiennes séparées, on trouve beaucoup d'esprits qui occupent aujourd'hui vis-à-vis de l'Eglise romaine l'ancienne position gallicane? N'est-ce pas dans ce sens qu'il faut comprendre les paroles de M. Kidd, Warden de Keble College à Oxford et interlocuteur des « Conversations de Malines », paroles citées par Mgr Batiffol (*op cit.* p. 9 et 10) « Nous devons beaucoup à saint Léon et à son zèle à garder l'Unité, et je crois que si un poids égal pouvait être donné aux deux plateaux de la théorie de Léon, une voie de réconciliation pourrait encore être trouvée dans les termes (de cette théorie). L'Episcopat est un collège et tout collège a son président, lequel ne peut agir sans ses collègues, car ils ont des droits égaux aux siens, mais ceux-ci ne peuvent agir sans lui, car il est leur tête. Saint Cyprien lui-même demande au Pape Etienne de prendre la conduite (*the lead*) en traitant avec l'évêque novatien d'Aries, Marcianus, et il reconnaît expressément le Pape comme conducteur (*leader*), du collège des évêques et comme agissant naturellement en leur nom. Cette conduite (*leadership*) ou Primauté, l'Eglise d'Angleterre ne l'a jamais déniée à la Papauté, quoique peut-être nous ayons quelquefois traité avec elle aussi rudement que les africains en leur temps, Anglais et Africains ensemble à la suite de sévères provocations. Cependant les pouvoirs de la Papauté ont été à mainte reprise affirmés compatibles avec les droits de l'Episcopat. Ils sont limités par saint Léon qui décrit les Evêques comme *consortes honoris*, à savoir *Petri*.

Dans ces limites, donc, on peut trouver place pour une suprême réconciliation. Présentement, nous avons tendance les uns et les autres à ne considérer exclusivement qu'un côté du bouclier, soit le côté Episcopat.

Est-ce trop espérer, que... nous pouvons, en étant de part et d'autre loyaux avec tous les faits, réaliser de nouveaux progrès dans le sens d'une conception de la constitution de l'Eglise telle qu'il y aurait place pour nous tous dans son *common home*?

3. Un dernier fait historique important qu'il faut noter avec

soin : le schéma des théologiens sur la constitution de l'Eglise comprenait douze chapitres qui envisageaient successivement les points essentiels de l'ecclésiologie catholique. Le chapitre onze qui seul exposait la doctrine sur la Primauté du Pontife romain, a servi de base à la définition.

La situation politique européenne devenait menaçante et faisait envisager l'éventualité d'une suspension prochaine du Concile. Il fut décidé que le chapitre onze serait examiné tout d'abord, et quand ce premier travail s'achevait à la quatrième session, par la définition dogmatique sur la Primauté romaine, la guerre franco-allemande commençait et le Concile était suspendu.

La définition, envisagée comme exposé dogmatique de la Constitution de l'Eglise, est donc fragmentaire et incomplète : elle ne nous expose qu'un élément essentiel de l'organisation ecclésiastique et ne dit rien des autres notions fondamentales exposées dans le projet des théologiens.

Or voilà ce que les auteurs de manuels n'ont pas suffisamment remarqué, pas plus d'ailleurs que les prédicateurs et les catéchistes. La Primauté romaine est apparue comme le tout de la Constitution de l'Eglise. De là dans la mentalité du peuple chrétien des conceptions simpistes et disproportionnées qui ont pu étonner nos frères séparés et leur suggérer des jugements que seules des apparences trompeuses peuvent expliquer : dernière entreprise de l'impérialisme romain : Eglise d'autorité concentrée dans la conscience d'un seul, etc. Il eut suffi, pour dissiper ces équivoques, de prendre le schéma des théologiens ou de résumer les discussions conciliaires ; on y aurait retrouvé les harmonieuses proportions et les sages contrepois qu'un exposé unilatéral peut faire perdre de vue.

Malheureusement ces documents sont peu connus et peu mis en valeur. Le texte du Concile du Vatican, privé de son commentaire historique et de son contexte, présenté comme un tout complet et non comme un chapitre d'un exposé qui devait en comprendre douze, peut donner prise aux reproches que nous avons signalés. C'est une nouvelle matière d'examen de conscience pour certains auteurs de manuels.

Ces simples remarques historiques étaient nécessaires pour mieux comprendre les principaux points de doctrine qu'il nous reste à dégager, à l'intention de nos frères séparés, des documents du Concile du Vatican.

III. — Quelques Points de doctrine.

L'Eglise corps mystique. Les écrivains orthodoxes notent entre la conception catholique et la leur une opposition profonde, opposition fondée sur le concept juridique et le concept mystique de l'Eglise.

A les entendre l'Eglise pour les catholiques est avant tout un organisme social visible fortement établi sur le type des sociétés humaines : puissante institution internationale qui monopolise la vie religieuse dans tous les domaines de l'activité. Beaucoup, quand ils songent à l'Eglise, n'ont que la vision d'une institution divine à défendre, une restauration sociale à effectuer à l'aide de l'Evangile, une immense administration religieuse avec ses lois, ses codes, ses services centralisés, son rituel minutieusement réglé : bref, selon eux, c'est le concept juridique de la centralisation romaine. Ils opposent à cette conception, l'idée dominante chez les orthodoxes d'une société spirituelle fondée sur la communion des saints, la circulation de la vie divine dans le corps dont Christ est la Tête ; l'action continuelle de l'Esprit-Saint qui est l'âme de l'Eglise, bref c'est le concept mystique et théandrique qui domine dans leur ecclésiologie : société céleste plus encore que terrestre.

Si nous nous contentons de certains manuels, ce reproche paraîtra fondé. Il est incontestable que la notion de l'Eglise corps

mystique n'est plus au centre de nos traités *De Ecclesia*. J'ai pris la peine de contrôler trois manuels : ou bien ils ne disent rien du corps mystique, ou bien ils ajoutent à la fin du traité un *scolion dogmaticum* de quelques lignes.

Assurément d'excellentes excuses ne manquent pas : les erreurs protestantes sur l'Eglise invisible et récemment les conceptions modernistes, qui détruisent tout principe d'autorité visible, ont amené par réaction des exposés unilatéraux et donné à la Théologie une allure apologétique antiprotestante.

Mais, enfin, ce sont là des excuses : incontestablement la réalité objective ne peut s'en contenter. Il faut replacer au centre de notre ecclésiologie la grande réalité invisible qui remplit le temps et l'éternité et constitue le principe vital de l'Eglise : réalité théandrique qui établit entre le Christ ressuscité et ses membres des rapports organiques, mystérieux et invisibles sans doute, mais plus réels que toutes les réalités sensibles, et nous fixe dès maintenant dans le royaume du Père.

Or, le chapitre premier que le *Schema des Théologiens* proposait à la définition du Concile est intitulé : *Ecclesia est corpus Christi mysticum*, et il expose avec une élévation et une ampleur sans égale toute la doctrine du Corps mystique. En voici quelques extraits : « Le Christ a paru visible sous la forme de notre corps... pour que les hommes terrestres et charnels revêtant l'Homme nouveau... forment un corps mystique doit Lui-même soit la Tête ou le Chef... Le Christ Notre-Seigneur a institué le bain sacré de la Régénération... par lequel les fils des hommes... deviennent les membres d'un même corps et soient tous vivifiés par son Esprit unique... Telle est la sublime figure de l'Eglise qui doit être proposée à l'esprit des fidèles afin d'y être profondément fixée et sur laquelle on ne saurait trop insister : La Tête de l'Eglise est le Christ : c'est de Lui que tout le corps solidement joint et uni par une opération proportionnée à chaque membre reçoit son accroissement pour être édifié dans la charité. »

L'Eglise corps mystique du Christ, le Christ Tête de l'Eglise, ces vérités essentielles auxquelles nos frères séparés font à juste titre une si grande place dans leur traité *De Ecclesia* et qu'ils nous reprochent de laisser à l'arrière-plan, devaient être les premières définies par le Concile et placées à la base de la Constitution dogmatique. Tandis que les prérogatives du Chef visible de l'Eglise n'étaient développées qu'au chapitre onze, la fonction fondamentale du Chef invisible, que les Orthodoxes nous reprochent souvent d'oublier, était définie au premier chapitre.

Pouvoirs des Evêques. — Ici encore le schéma des Théologiens et plus encore les procès-verbaux des discussions rectifient bien des idées incomplètes. Il est incontestable qu'à prendre la définition comme un tout complet, l'institution divine des Evêques et leur place essentielle dans la Constitution de l'Eglise peuvent paraître diminuées. Mais il suffit de parcourir les documents authentiques pour rassurer pleinement nos frères séparés et marquer une fois de plus notre accord.

Signalons brièvement ici quelques points :

1° Le magistère suprême et infaillible de l'Eglise enseignante (les Evêques avec leur Chef, l'Evêque de Rome) soit dispersé, soit réuni en Concile œcuménique est longuement exposé dans les chapitres 8, 9 et 10 du schéma et précisé avec netteté au cours des discussions.

2° Bien plus, aux termes de la définition, le magistère suprême et infaillible de l'Eglise enseignante est pris comme norme et mesure du pouvoir personnel des successeurs de Pierre.

3° En affirmant qu'il existe deux organes infaillibles de la Foi catholique, à savoir tout le Corps uni à son Chef et le Chef seul, l'Eglise n'entend pas affirmer que le Souverain Pontife dans ce second cas s'isole de ses Frères dans l'épiscopat, ne se soucie pas d'entendre les professions de Foi des Eglises particulières, élabore

dans sa conscience individuelle une croyance nouvelle et rend des oracles sans écho dans la communauté chrétienne. Sans doute, l'autorité de sa définition personnelle comme d'ailleurs celle des Conciles, lui vient non du consentement de l'Eglise, mais du pouvoir divin qu'il a reçu du Christ. Mais, sous bénéfice de cette remarque, la définition insiste sur le souci constant des Souverains Pontifes de recueillir dans l'Eglise enseignante et l'Eglise enseignée tous les témoignages de la Foi commune. En fait sa voix infaillible ne fait que préciser et définir sans retour la profession de foi de tous les croyants. Pas plus que le Concile, le Pape n'agit sans l'Eglise ni en dehors d'elle.

4° Dans la grande Eglise une et universelle, chaque diocèse forme une église particulière, cellule vivante du grand corps. Nos mentalités concordataires sont portées à comparer l'Evêque à un préfet de département ou un gouverneur de province. C'est une grave erreur : ces fonctionnaires civils tiennent la place de l'autorité centrale et exercent des pouvoirs délégués. Rien de semblable pour l'Evêque : s'il est soumis à l'Evêque de Rome, il n'est pas son représentant, ni son délégué ; il tient la place non du Pape mais de Jésus-Christ ; il n'est pas un délégué apostolique ni un Nonce ; ses pouvoirs ordinaires sont attachés à une fonction d'institution divine et non humaine. Ces vérités sont essentielles à la Constitution de l'Eglise ; elles devaient être définies au Concile du Vatican au même titre que la primauté romaine : le schéma en fait foi.

5° Mais il est une chose qui manque aux églises locales : elles n'ont pas le principe d'universalité, essentielle à l'unique Eglise du Christ : universalité dans l'espace, qui assure en tout lieu l'unité catholique ; universalité dans le temps qui garantit la succession apostolique indéfectible. Une seule Eglise porte en elle par l'institution divine ce principe de catholicité et d'apostolicité, c'est l'Eglise romaine. Toute église locale qui est en communion avec elle, est assurée d'appartenir à la grande unité catholique, et de garder la foi des apôtres ; toute église qui s'en sépare est privée de cette garantie divine.

Mais il est temps de conclure : nous ne pouvons esquisser ici tout un traité *De Ecclesia*. Ce que nous avons dit suffit à montrer que le Concile du Vatican bien compris n'a pas compromis la grande œuvre de l'Union des Eglises. N'oublions pas qu'il n'est que suspendu ; et faisons le vœu qu'il reprenne bientôt ses travaux et nous donne sur les pouvoirs de l'Eglise enseignante et des Evêques une *Constitutio dogmatica secunda*.

Dom LAMBERT BEAUDUIN, O. S. B.

Catholiques Belges

soutenez notre effort

d'apostolat intellectuel

ABONNEZ-VOUS à

La revue catholique
des idées et des faits

L'Eglise Anglicane et l'Union des Eglises au XIX^e siècle¹

Le sujet que nous abordons est très vaste; aussi, ne songeons-nous pas à l'épuiser. La blessure de la séparation au XVI^e siècle est restée si vive que, de tout temps, il s'est trouvé des âmes nobles pour sentir le besoin d'un rapprochement. — « Quand on n'aurait fait que désirer ensemble, disait de Maistre, ce serait beaucoup. » — Le XIX^e siècle est plein de ces nobles désirs, mais trois grandes figures surtout le marquent de leur noblesse : Ambroise de Lisle, Pusey et lord Halifax.

Si le mouvement d'Oxford a conduit à l'Eglise romaine des âmes d'élite, et produit au sein même de l'Eglise anglicane un renouveau de doctrine et de pratiques catholiques, c'est que, parmi les causes de ce mouvement il en est une dont les historiens parlent peu ou point du tout, qui cependant est un fait, et dont les chrétiens doivent admettre la puissance incomparable : la prière. Avant et pendant les grandes années du mouvement d'Oxford, il s'est élevé vers Dieu un concert magnifique de prières pour le salut spirituel de la nation anglaise et pour la prospérité de l'Eglise. L'Eglise catholique n'a jamais cessé de prier pour l'Angleterre — témoignage éloquent de son inconsolable douleur d'avoir perdu l'Île des Saints et de son ardent désir de la voir rentrer dans sa communion. Mais personne n'a traduit ce désir et cette douleur avec plus de force que deux anglicans, convertis au commencement du XIX^e siècle : Ambroise de Lisle et Ignace Spencer. Ils furent les apôtres de la prière en faveur de leur patrie et organisèrent une croisade en établissant partout une association universelle de prières, pour ramener l'Angleterre à l'Unité. Dès 1838, Spencer recueillait de nombreuses adhésions en France. Rien ne l'arrêtait, il allait partout, et partout, dans les villes comme dans les villages, dans les meetings publics, dans les banquets comme dans les réunions privées, il parlait toujours de la prière pour l'Unité. Bientôt, les deux amis entreprennent une véritable expédition. Ils parcourent ensemble le Nord de la France, la Belgique, les provinces rhénanes, la Batavie, le Tyrol, le Nord de l'Italie, et reviennent par le Mont Saint-Bernard et Genève. Partout ils réclament la prière. C'est grâce à elle que Wiseman pouvait écrire l'an 1845 dans une lettre aux évêques de France : « Au milieu de la désolation (du catholicisme en Angleterre) il a plu au Tout-Puissant d'opérer un changement propre à nous remplir de consolation. Il a fait briller sur nous un rayon d'espérance qui dissipe les ténèbres de l'avenir. » N'en doutons pas, la magnifique campagne d'Ambroise de Lisle et d'Ignace Spencer a exercé une action considérable bien qu'indirecte sur le mouvement d'Oxford. Ne croyons pas pour autant, que l'œuvre n'a eu que des sympathies. Défiance de la part des anglicans, opposition de la part des catholiques. Wiseman hésita longtemps avant d'approuver. Manning se prononça nette-

ment contre et si Newman s'est montré favorable aux personnes, ce n'est pas qu'il n'eût préféré une autre forme d'apostolat.

L'association de prières fut condamnée en 1864. Mais le souvenir de cette belle croisade si ardente demeure comme un témoignage de la foi de ceux qui l'ont entreprise, et comme un motif de confiance pour tous ceux qui continuent de prier et de travailler pour l'Union.

* * *

L'une des plus belles figures du mouvement d'Oxford est sans contredit Pusey. S'il nous eût été donné de conserver sa correspondance avec les grands évêques de France, Mgr Darboy, Mgr Dupanloup et d'autres, nous y trouverions cette communauté de désirs qui mène à l'entente complète. On n'était pas très loin du Concile du Vatican. Le bruit courait — et des voix autorisées s'y mêlaient — que Rome allait s'occuper de la question anglicane. Le rêve de Pusey allait donc se réaliser. Ses amis reprirent courage et une bonne partie de l'épiscopat catholique fut fort à leur joie. Oubliant la condamnation de 1864, Pusey s'appréta à faire le voyage de Rome. Il voulut faire connaître au Pape les dispositions de son Eglise et le pousser à l'Union. Malheureusement la préparation du Concile changea l'aspect des choses. La question de l'Eglise d'Angleterre céda la place à celle de l'infailibilité pontificale, et les apôtres de l'Union furent obligés de contenir leur empressement. On comprend dès lors, que de grands évêques aient douté un instant de l'opportunité de la nouvelle définition.

Mais les Anglais ne se découragèrent pas. Leur Eglise si fortement secouée par le mouvement d'Oxford se catholicisa de plus en plus à l'intérieur d'elle-même. Les quelques disciples des Tractariens devenus les anglo-catholiques c'est-à-dire le parti le plus actif et le plus puissant de l'anglicanisme. Si le mouvement des conversions n'a pas donné tout ce qu'on attendait à un moment, il est clair que la réforme intérieure de l'église d'Angleterre a produit des résultats inespérés. L'anglicanisme ne présente plus le même aspect. Il y a chez lui une vitalité religieuse, à tendances catholiques, intense. Elle se manifeste par le développement de nombreuses communautés d'hommes et de femmes, par une estime qui se généralise du célibat ecclésiastique, par la pratique des sacrements, par les offices et les dévotions empruntées à l'Eglise romaine, enfin par des tentatives d'union souvent renouvelées. Parmi ces dernières, il en est une qui a fait couler beaucoup d'encre. Encouragée par les plus hauts patronages, elle donnait de grands espoirs. Malheureusement, par suite de circonstances fâcheuses, qu'il serait difficile de démêler, le beau rêve une fois de plus s'évanouit. Qu'on veuille bien me pardonner si, dans l'exposé qui va suivre un grand usage est fait du « moi » et du « je ». J'ai été mêlé trop intimement à l'œuvre de lord Halifax, pour que je puisse être objectif sans entrer en scène.

* * *

(1) Cette conférence, rédigée par un des auditeurs avec des notes très incomplètes, n'a pas été revue par l'auteur indisposé en ce moment. La rédaction prend à son compte les inexactitudes, s'il en est, qui auraient échappé à notre correspondant.

C'est en 1889 que, me trouvant à Madère pour raison de santé, je fis la connaissance de ce grand apôtre qu'est lord Halifax. Depuis ce moment, une amitié profonde et sincère n'a cessé de nous unir, et je dirai de suite tout ce que ce grand cœur contient d'aspirations nobles et de loyauté. Lord Halifax plein d'amour pour son église, avait la nostalgie de l'unité. « Il y a un but, par dessus tous les autres, disait-il en 1880, vers lequel nous devons toujours tourner nos regards, dans l'espérance qu'à la fin, il plaira à Dieu de nous permettre de voir les clartés de ce jour naissant qui nous rendra l'Union visible avec l'Eglise latine dont nous sommes séparés depuis le XVI^e siècle. » (CHURCH, *Times*, 14 mai 1880) et en 1885 : « Prions pour que l'Union se fasse parmi nous et pour que l'Unité visible avec les membres de l'Eglise d'Orient et d'Occident, mais surtout avec le grand siège apostolique de l'Occident, avec la Sainte Eglise romaine qui a tout fait pour la conservation de la vraie foi, se rétablisse ». (*Times*, 11 juin 1885.) Et qui ne serait frappé de l'accent profondément catholique de son discours de Brishl (14 février 1895) : « Autrefois, disait-il, de même qu'il n'y avait qu'un Dieu, une foi, un baptême, une Eucharistie, de même il n'y avait qu'une Eglise. En Occident, le monde regardait vers Rome comme vers le grand siège central autour duquel les différentes églises nationales étaient groupées par la profession d'une même foi, par les liens extérieurs d'une autorité qui, les reliant au centre, les unissait entre elles... Dans l'intérêt de cette réunion que nous désirons si ardemment, faisons bon accueil à l'appel adressé, l'année dernière par Léon XIII dans son Encyclique aux Princes et aux Peuples. Pouvons-nous douter qu'en invoquant l'appui des hommes de bonne volonté, dans ses efforts pour donner la paix à l'Eglise, la Pape ne parle au nom de Notre-Seigneur et Maître Jésus-Christ? Pouvons-nous hésiter à faire tout ce qui est en notre pouvoir pour hâter un si heureux résultat?... Ne craignons pas de le dire franchement, hautement : l'union avec Rome est possible, elle est désirable. Déclarons-le sans détour : nous désirons la paix avec Rome de tout notre cœur. »

Telles étaient les dispositions de lord Halifax lorsque la question des Ordres fut discutée. Rien ne lui semblait irréductiblement opposé à l'Union. Aucun point de doctrine défini par le Concile de Trente, pensait-il, qui ne puisse être accepté de la Communauté anglicane. Et le Concile du Vatican, lui-même, avec son dogme de l'infaillibilité et la primauté romaine ne présente rien qui soit en opposition évidente avec la doctrine officielle de l'Anglicanisme. On en jugera par ces paroles prononcées en 1886 : « Si une autorité centrale est bonne pour la Communion anglicane, une autorité centrale doit être bonne pour l'Eglise entière. » (Discours à l'*English Church Union*, 27 mai 1886.) Et tout récemment, dans son discours du 9 juillet 1925, à Albert Hall, envisageant la même question, Halifax s'expliquait ainsi : « En ce qui concerne nos relations avec Rome, il est nécessaire de nous rappeler que l'autorité du Pape (d'après l'enseignement romain) n'est pas un pouvoir séparé de celui de l'Episcopat. Mais quand le Pape agit en union complète avec l'episcopat, il doit être regardé comme le centre et le symbole de l'unité, comme investi, en vertu de ses fonctions, de l'autorité apostolique sur l'Eglise visible à travers le monde, chargé de la sollicitude de cette même Eglise universelle. Il est bon, par suite, de nous souvenir... que notre réunion avec Rome est chimérique si nous ne sommes pas prêts à concéder une primauté donnée par la providence divine elle-même au Saint-Siège, si nous n'admettons pas la revendication du Pape à occuper une position, vis-à-vis de l'episcopat entier, telle qu'aucun autre évêque ne saurait y prétendre. C'est une question que nous devons envisager en face, avec tout ce qui en résulte. » Tels sont les sentiments de ce vénérable vieillard qui a, en ce moment, quatre-vingt-six ans. Telles étaient ses aspirations, lorsque pour la première fois, l'idée

nous vint des Conférences mixtes. Des siècles de séparation ont accumulé les malentendus, les préjugés, les incompréhensions. Il fallait que Catholiques et Anglicans s'abordassent sur une question quelconque pour qu'il y eut contact et donc possibilité de se connaître et de mieux se comprendre : les Conférences mixtes. Quand on sait tout ce que cette idée si simple, si naturelle à première vue, rencontra et rencontre encore d'opposition passionnée, on ne peut que constater une fois de plus et avec tristesse que les grandes initiatives semblent vouées à être toujours furieusement combattues par ceux-là même qui devraient les soutenir. . .

Quand on veut parler ensemble, il faut avoir un sujet de conversation. Ah! certes, il y avait beaucoup de choses à dire, mais il importait de trouver un terrain d'entente et de fixer le choix d'un premier sujet. Nous avions décidé de poser le problème de l'Union sur la grande question de la nécessité d'une succession apostolique pour qu'une Eglise soit vraiment chrétienne. A cet effet, dès 1893, j'écrivis une petite brochure intitulée *Les Ordinations anglicanes*. Après un examen sympathique, je conclus à la nullité. Mgr Duchesne, aussitôt, reprit le problème et, dans un article retentissant, conclut à la validité. Le bruit fait du tort aux meilleures causes. La presse s'empara du problème, la politique s'en mêla, et la politique c'est la ruine des causes religieuses. Cependant, un de mes amis jugea opportun de faire connaître à Rome mon petit travail. Appelé à la ville Eternelle par le cardinal Rampolla, Léon XIII me reçut très cordialement. J'exposai longuement nos projets, qui furent bénis du Saint-Père : « Ils sont injustes, me dit-il, ceux qui taxent d'utopies ces nobles tentatives. » J'osai demander au Souverain Pontife, d'adresser personnellement une lettre aux archevêques anglicans de Canterbury et d'York. Cet acte du Chef suprême de l'Eglise romaine parlant d'union aux chefs de la Communion anglicane accentuerait le courant de sympathie mutuelle et favoriserait singulièrement nos conversations.

Je n'oublierai jamais la réponse du grand Pape : « Cette lettre, je l'écrirai », me dit-il. Hélas, elle ne fut jamais écrite. Trois jours après mon audience, le cardinal Rampolla m'annonça qu'après mûre réflexion, Léon XIII avait changé d'avis. Au lieu de faire une démarche officielle et directe, le Saint-Père s'adresserait par son secrétaire, dans une lettre privée, à l'auteur de la brochure, avec mission d'en communiquer le contenu aux archevêques anglicans. C'est le 19 septembre 1894, que j'eus l'honneur de recevoir de la part de S. E. le cardinal Rampolla, la lettre suivante :

« RÉVÉREND MONSIEUR,

« Vous avez été bien aimable de penser à m'offrir l'opuscule sur les ordinations anglicanes paru depuis peu sous le nom de Fernand Dalbus, et vous avez rendu votre don d'autant plus agréable que vous l'avez accompagné de nouvelles fort intéressantes relativement à la culture théologique et aux dispositions actuelles des membres les plus remarquables de l'Eglise anglicane, lesquels, comme vous le dites, en faisant des vœux pour l'Union soupirent avec impatience après le jour, où tous ceux qui croient à la rédemption seront unis comme des frères dans une seule communion. Je suis heureux de vous dire que, malgré les graves occupations de ma charge, j'ai parcouru avec beaucoup d'intérêt ce travail, dont on a beaucoup parlé. Et je dois avouer que j'ai ressenti un grand plaisir à voir une question si délicate traitée avec une sereine impartialité de jugement, et dans un esprit uniquement porté à faire resplendir la vérité dans la charité. Tout en m'abstenant d'entrer dans la question elle-même, il ne m'est pas possible de ne pas approuver la conclusion de l'auteur puisqu'elle est entièrement conforme aux sentiments exprimés, il y a peu de temps,

par le Saint-Père, dans sa lettre apostolique adressée aux princes et aux peuples de l'univers. Dalbus croit que le mouvement intellectuel commencé à Oxford et qui va se développant dans la Communion anglicane parmi des hommes d'un esprit élevé, très érudits dans la science des antiquités chrétiennes et chercheurs loyaux du vrai, fera disparaître enfin les vieux préjugés et, les ombres étant dissipées, ramènera à l'unité visible de l'Eglise de Jésus-Christ la fille de Rome, la noble race des Anglais que Grégoire le Grand initia, par le baptême, à la vie chrétienne et politique. Par là, le peuple anglais deviendrait complètement digne des hauts destins que la Providence lui réserve. Aucun doute ne peut s'élever sur l'accueil affectueux que cette nation trouverait auprès de son antique mère et maîtresse, si cet heureux jour se produisait; car rien ne saurait égaler l'ardeur avec laquelle le Souverain Pontife, qui gouverne aujourd'hui l'Eglise de Dieu, désire rétablir la paix et l'unité dans la grande famille chrétienne, et réunir comme en un seul faisceau toutes les forces du Christianisme pour les opposer efficacement au torrent d'impiété et de corruption qui déborde aujourd'hui de toute part. Certainement, Sa Sainteté n'épargnerait ni travail, ni sollicitude, ni effort pour aplanir le chemin, pour apporter où cela serait nécessaire la lumière et fortifier les volontés, qui tout en aimant le bien qu'elles connaissent, ne sauraient pas encore se résoudre à l'embrasser.

» Un échange amical d'idées et une étude approfondie des anciennes croyances et pratiques du culte seraient on ne peut plus utiles pour préparer la voie à cette union désirée. Tout cela devrait se faire sans aucun mélange d'amertume et de récrimination ou de préoccupations d'intérêt terrestre, se tenant dans une sphère où l'on respirerait uniquement l'esprit d'humilité et de charité chrétienne avec un sincère désir de paix et d'ardent amour pour l'œuvre immortelle de l'amour d'un Dieu qui pria pour que les siens fassent tous une seule chose en Lui, et n'hésita pas à cimenter cette union de tout son sang.

» Que les membres de la Communion anglicane aient la conviction vive et profonde, comme elle doit l'être, que l'unité de l'Eglise est la volonté expresse de Jésus-Christ, que les divisions et la variété des croyances religieuses sont l'origine d'un état de choses qui répugne à la raison et déplaît à Dieu, et que ceux qui concourent à maintenir un pareil état de choses se rendent coupables devant Dieu et devant la société du plus grand bien dont ils la privent, et l'espérance du retour de l'Angleterre au centre unique de l'unité ne sera point vaine. « Une nation, comme dit Bossuet, une nation si savante ne demeurera pas longtemps dans » cet éblouissement : le respect qu'elle conserve pour les Pères » et ses curieuses et continuelles recherches sur l'antiquité la » ramèneront à la doctrine des premiers siècles. Je ne puis croire » qu'elle persiste dans la haine qu'elle a conçue contre la chaire » de Pierre d'où elle a reçu le Christianisme. » Dieu veuille que ces paroles d'un homme illustre aient été prophétiques. Et on pourrait y ajouter maintenant, après deux siècles que, citoyens d'un pays libre, les Anglais ne peuvent pas ne pas désirer que le règne de la justice, de l'ordre et de la paix soit rétabli dans tout l'univers, et tel est justement le vœu très ardent du Souverain Pontife Léon XIII. Puisse ce vœu accueilli avec ferveur et secondé avec sincérité, montrer l'aurore d'une renaissance religieuse générale dont la société moderne a un si grand besoin, et mettre la nation anglaise à la tête de ce salutaire retour du monde à la vie chrétienne.

» Recevez, Révérend Monsieur, mes remerciements pour votre gracieux envoi de la brochure avec l'assurance de mon estime distinguée.

» M. Cardinal RAMPOLLA. »

Bien qu'encourageant hautement notre entreprise, la lettre

n'eut pas le résultat désiré. Les archevêques de Cantorbéry et d'York me firent la réponse attendue. Un document privé sans adresse directe aux intéressés ne constituait pas une base suffisante aux négociations. Restaient nos conférences : « Un échange amical d'idées... serait on ne peut plus utile pour préparer la voie à l'union désirée. » Protégés par l'Eglise, nous pouvions aborder en toute sécurité, dans nos Conférences, la question des ordinations. Malheureusement, une polémique bruyante se fit autour de notre sujet, qui envenima le problème. Les autorités crurent devoir intervenir. Et, en 1896, après les travaux d'une Commission de théologiens, tous catholiques, et une discussion par les cardinaux, sous sa présidence, Léon XIII prononça la nullité des ordinations conférées selon le rite anglican. Nos conversations n'avaient plus de raison d'être et nous nous séparâmes.

Ce n'était évidemment pas cette procédure qu'avaient souhaitée ceux qui croyaient un rapprochement possible. Comment arriver à parler efficacement aux frères séparés? Certes, pas à coup de définitions unilatérales ou d'exigences répétées de soumission sans conditions et même sans phrases. Cela c'est le point d'arrivée. Au point de départ, il faut se voir, se parler, mieux se connaître, ne pas immédiatement recourir aux ultimatum. Les Conférences mixtes sont la seule façon de créer l'atmosphère favorable à une compréhension, si pas à une entente.

Ce n'est pas sans regret que nous y avons renoncé. Ce n'est pas sans regrets que nous avons vu s'évanouir l'image de ces deux grands vieillards, Léon XIII et Gladstone traitant ensemble la cause de l'Union. Rien n'exprime mieux nos peines d'alors que cette page émue du cardinal Wiseman : « Je ne regarde pas l'avenir avec des yeux d'enthousiaste. Le chemin est plein d'ennuis et de fatigues. La terre promise se trouve de l'autre côté du désert. Dans le désert, nous rencontrerons de durs rochers et des plaines de sable, également difficiles à traverser pour des causes différentes. Il faudra de l'énergie pour les uns, une persévérance infatigable pour les autres. Il y aura des serpents enflammés et des séducteurs qui tendront des pièges. Il y aura des prophètes de malheur et des géants guerriers. Il y aura de vastes solitudes sans eau, des sources amères, des découragements, des murmures et des infidélités. Les tables seront plus d'une fois jetées à terre et brisées, puis écrites à nouveau. Enfin on pourra mourir sur le Nébo, tout en regardant avec de tendres regrets, la terre où surabondent le lait et le miel, sans espoir d'y entrer. Grâce à Dieu, ni la manne ne nous manquera, ni l'espérance, ni la confiance dans le Seigneur d'Israël. Nous travaillerons et nous succomberons avec nos frères. Nous combattrons et nous prierons avec l'Eglise de Dieu, et en toute tranquillité nous laisserons à ses mains bienheureuses de donner le résultat et la récompense. Notre voie ne peut-être ni plus difficile ni plus décourageante que celle des apôtres. Elle ne peut être plus épineuse que celle de Notre-Seigneur. Le disciple n'est pas au-dessus du maître. »

Les tables avaient été jetées à terre et brisées. Ni la manne, ni l'espérance, ni la confiance ne nous ont manqué, mais il fallait attendre des temps meilleurs. L'homme qui voit son rêve réalisé à septante ans peut s'estimer heureux. Les temps meilleurs sont venus, je pense, et les tables vont être écrites à nouveau.

F. PORTAL.
Prêtre de la Mission.

CATHOLIQUES BELGES

propagez

La revue catholique des idées et des faits

La répartition actuelle des Eglises chrétiennes considérée du point de vue de l'Union

Il a semblé utile de placer dès le seuil de cette semaine d'études, un bref aperçu sur la répartition actuelle des Eglises chrétiennes, considérée de ce point de vue de l'Union qui est le nôtre. Un tel aperçu peut fixer les idées et servir de quelque mesure de préface aux exposés ou discussions ultérieures. Pour éviter que cette statistique religieuse, nécessairement très condensée, ne soit trop aride et ne tourne à une pure succession de noms et de chiffres, je m'efforcerai de mettre l'accent moins sur le dénombrement ou la situation géographique des confessions chrétiennes que sur leur signification et leur importance respectives.

Considérons tout d'abord les Eglises chrétiennes étrangères à la communion catholique romaine. Nous pouvons — artificiellement sans doute, mais pour la commodité de l'exposé — les répartir en deux groupes : Eglises occidentales, églises orientales.

Les Eglises occidentales non catholiques-romaines ont entre elles, et même avec la portion latine de l'Eglise catholique romaine, certains traits communs. Toutes se rattachent à un même type de culture, que l'on peut appeler le type romano-germanique. Elles participent de cette civilisation européenne où se sont fondus l'ancienne tradition latine et le nouvel apport german, civilisation qui tend à une certaine organisation rationnelle et juridique de la pensée et de la société. Les formes les plus individualistes de la conscience religieuse occidentale gardent quelque chose de ce tour d'esprit européen, volontiers logicien, en quoi elles diffèrent profondément de la conscience religieuse orientale.

Parmi les Eglises occidentales non catholiques-romaines, nous pouvons faire abstraction de certaines communautés, telles que les Jansénistes groupés autour de la hiérarchie d'Utrecht, les Vieux-Catholiques de Suisse ou d'Allemagne, les Néo-hussites de Tchéco-Slovaquie; ces groupes présentent peu d'intérêt du point de vue de l'Union, d'abord parce que leur importance numérique est aussi bien que leur influence sur le monde, minime, ensuite parce qu'une volonté constante de séparation les caractérise. Nous insisterons de préférence sur deux grandes fractions du christianisme occidental : d'une part, les Eglises protestantes issues de la réforme luthéro-calviniste; d'autre part, les Eglises épiscopaliennes issues de la séparation anglicane.

* * *

Le protestantisme domine, comme vous le savez, dans l'Allemagne du Nord, la Hollande, les Etats scandinaves, la Suisse, les Iles Britanniques, l'Amérique septentrionale. Quoique toutes les dénominations protestantes aient un fonds commun — le libre examen et l'expérience religieuse individuelle — et quoique le luthéranisme et le calvinisme n'existent presque plus à l'état de doctrines arrêtées, les chrétiens protestants se différencient selon deux types très distincts : le type luthérien et le type cal-

viniste. Ces deux formes de la mentalité protestante ont joué un rôle dissemblable dans l'histoire du monde. Le calvinisme de langue anglaise et française, auquel se rattachent plutôt les confessions méthodiste, baptiste, morave, etc., a surtout mis en relief la liberté et la souveraineté de l'individu; les Eglises presbytériennes anglo-saxonnes ont souvent été les creusets de formation des idéals démocratiques, humanitaires, internationalistes qui imprègnent si profondément le monde moderne. Le luthéranisme de langue allemande, au contraire, a exalté la conscience d'Etat, *Staatsbewusstsein*. Cette remarque faite, qui intéresse surtout l'histoire générale, il faut encore noter, touchant la signification religieuse actuelle du protestantisme, trois points importants :

En premier lieu, l'acuité croissante de la crise doctrinale, crise qui évolue toujours dans le sens négatif. Les certitudes dogmatiques du protestantisme se dissolvent de plus en plus, et ce processus de dissolution semble dans la logique même du principe protestant. Si, dans des pays catholiques, il existe encore un prosélytisme doctrinal protestant, parfois intense, et qui parfois rencontre des succès, du moins l'élite pensante du protestantisme devient-elle de moins en moins affirmative en matière de croyance. Cette raréfaction, peut-être même cette annihilation de la doctrine, semble devoir constituer un obstacle évident à toute union des Eglises qui ne serait pas fondée sur l'agnosticisme dogmatique.

En second lieu, la hardiesse entreprenante et enthousiaste du protestantisme moderne dans le domaine de l'action. Se détournant de la dogmatique, le protestantisme s'est tourné vers la pratique. S'il hésite à définir le Dieu, il proclame le royaume de Dieu. Il cesse d'être une communauté de foi pour devenir un service social. Sans parler des missions protestantes, je rappellerai l'extraordinaire essor de ces Unions Chrétiennes de Jeunes gens (Y. M. C. A.), et de ces Associat. chrétiennes d'étudiants et de ces Volontaires du Christ, qui se donnent pour devise : Faire Jésus-Christ roi. Sur le terrain pratique, ces efforts peuvent se coordonner à des efforts semblables, émanant d'Eglises qui, elles, ont une doctrine certaine, mais de telles alliances ou coïncidences demeureront superficielles, faute d'une foi commune au point de départ.

En troisième lieu, la renaissance de l'idée de catholicité dans le protestantisme. Beaucoup de protestants sont las du morcellement, de ce que l'on pourrait appeler l'atomisme religieux. De même qu'ils ont aspiré à une Société des Nations, ils aspirent à une communauté chrétienne œcuménique. Des appels généreux en ce sens sont venus d'Amérique et d'Europe.

Déjà, avant la guerre, on tendait à l'intercommunion entre Eglises protestantes. Le récent Congrès de Stockholm, d'initiative protestante, a montré avec quelle bonne volonté l'on s'efforçait d'apporter des solutions chrétiennes aux grands problèmes sociaux et internationaux de l'heure présente; mais l'on n'a pas tenté,

car les vues étaient trop divergentes, de faire œuvre d'unification doctrinale. Parfois l'on emprunte à la piété et à la croyance catholiques. Un Tiers Ordre protestant, les Veilleurs, se constitue à Paris. Un monastère bénédictin luthérien s'est fondé sur les rives allemandes de la mer Baltique. Une Haute-Eglise luthérienne, qui admet l'épiscopat, la messe, la confession, se développe en Allemagne. Autant de symptômes dont il ne faudrait ni surestimer ni sous-estimer l'importance, mais qui ont droit à notre sympathie la plus attentive.

* * *

Passons maintenant à une autre grande fraction du christianisme occidental : l'Eglise anglicane, et les Eglises épiscopaliennes qui en procèdent en Ecosse, en Irlande, aux Etats-Unis, et dans les colonies britanniques. Vous entendrez sur l'anglicanisme une opinion plus autorisée que la mienne; mais je dois, dès maintenant, pour être complet dans cette revue rapide des confessions chrétiennes, introduire quelques remarques très générales sur ces Eglises.

D'abord, si je n'ai pas englobé l'anglicanisme dans le protestantisme, c'est que l'anglicanisme occupe une position très spéciale. La séparation de l'Angleterre d'avec la catholicité romaine, sous Henri VIII, a eu un point de départ d'ordre disciplinaire et non doctrinal. Il est difficile d'assimiler au protestantisme, sans plus, une Eglise qui conserve la notion de l'épiscopat, du sacerdoce, des sacrements, et qui, du moins officiellement, se réclame de la tradition des premiers Conciles et des Pères. Selon une expression très caractéristique de l'archevêque actuel de Cantorbéry, l'anglicanisme s'intitule à la fois « catholic and reformed », catholique et réformé. Cela n'empêche point qu'il fait de nombreux emprunts au protestantisme et que, sans sortir de l'*Establishment* anglican, on puisse tenir les positions protestantes les plus radicales.

Ensuite, il faut noter la grande extension géographique de l'anglicanisme. Partout où l'Empire britannique ou la langue anglaise se sont étendues, des Eglises du type anglican ont été constituées, ce qui donne aux assemblées épiscopales de Lambeth une impressionnante apparence de synodes œcuméniques. Cette extension matérielle confère à l'anglicanisme une importance de premier ordre dans la question de l'Union. Plus libres que leurs collègues de l'Eglise établie d'Angleterre, les *bishops* des colonies britanniques et des Etats-Unis travaillent généralement avec plus de hardiesse à la catholicisation soit doctrinale, soit liturgique, de leurs fidèles anglicans et épiscopaliens.

Enfin, un ardent désir d'unité travaille l'anglicanisme. Ce sont des épiscopaliens d'Amérique qui ont pris l'initiative du mouvement *Faith and Order*, lequel tend à unir les Eglises, non sur des aspirations vagues et générales, mais sur un programme doctrinal précis. L'Eglise d'Angleterre cherche le rapprochement avec d'autres communautés religieuses. Rapprochement avec les Eglises protestantes, particulièrement souhaité par la gauche anglicane. Rapprochement avec les Eglises orthodoxes d'Orient, qui est déjà allé très loin, et qui pourra exercer une influence profonde tant sur l'avenir de l'anglicanisme que sur celui de l'orthodoxie byzantine. Rapprochement avec le catholicisme romain : nobles tentatives qui, depuis le mouvement d'Oxford jusqu'aux conversations de Malines, ont rempli d'émotion et d'espoir les consciences catholiques les plus éclairées.

Après avoir jeté ce rapide coup d'œil sur les confessions occidentales étrangères au catholicisme romain, envisageons à leur tour les Eglises orientales non catholiques romaines. L'Orient ne connaît pas l'unité de culture de l'Occident. Aussi les communautés religieuses orientales ne se rattachent-elles pas à une

même tradition intellectuelle. L'Orient religieux fait songer à une mosaïque polychrome où les contrastes seraient en quelques sorte criants. Nous pourrions distinguer, dans cette diversité, certaines Eglises comptant relativement peu d'adeptes et isolées l'une par rapport à l'autre, — ce que j'appellerais les Eglises mineures; puis certaines autres Eglises importantes par le nombre et formant une famille assez compacte : les Eglises byzantines.

* * *

Le terme d'Eglises mineures ne signifie pas que ces communautés soient moindres que d'autres par leur dignité ou leur antiquité; il exprime seulement le fait que le nombre de fidèles et l'influence mondiale de ces Eglises sont assez restreints. Quatre de ces Eglises mineures doivent retenir un instant notre attention : l'Eglise arménienne, l'Eglise syrienne, l'Eglise copte, l'Eglise chaldéenne.

L'Eglise arménienne compte, ou comptait, environ quatre millions de fidèles en Arménie, en Turquie, en Perse, en Russie et en Occident. Les massacres qui décimèrent le peuple arménien lui ont attiré la compassion de l'Europe. Au point de vue doctrinal, les Arméniens sont teintés de monophysisme, s'ils ne le professent pas nettement. Leur liturgie, attribuée à saint Grégoire l'Illuminateur, est un mélange d'éléments byzantins, syriens et proprement arméniens. Les Arméniens sont soumis à des évêques et à des chefs d'un degré supérieur, les catholicoi, titre à peu près équivalent à celui de patriarche.

L'Eglise syrienne ou Eglise jacobite compte une douzaine de petits diocèses groupés autour du patriarcat jacobite d'Antioche. Les Syriens jacobites sont considérés comme monophysites, mais il semble que leur doctrine, assez imprécise, soit facilement susceptible d'une autre interprétation. Au point de vue liturgique, les Syriens se flattent d'avoir conservé les rites primitifs de l'Eglise d'Antioche.

L'Eglise chaldéenne s'étend en Perse et en Mésopotamie. Elle professe les doctrines nestoriennes. Comme l'Eglise arménienne, elle est soumise à un catholicoi, mais avec cette particularité que la dignité de catholicoi chaldéen est héréditaire en ligne collatérale; chaque catholicoi est donc remplacé par son neveu, ce qui explique que le catholicoi actuel soit âgé de seize ans. On trouve des colonies chaldéennes au Malabar, dans les Indes anglaises, où elles conservent une organisation ecclésiastique propre, mais non sans subir l'attraction du protestantisme.

L'Eglise copte groupe les chrétiens monophysites d'Egypte et d'Abyssinie. Leur liturgie prétend maintenir les anciens usages de l'Eglise d'Alexandrie. Les coptes égyptiens sont soumis au patriarche d'Alexandrie; les coptes abyssins ont un chef indépendant qui porte le titre d'*abouna*.

* * *

A ces Eglises mineures, sans lien mutuel, sans influence doctrinale, sans vie religieuse intense, qui, toutes ensemble, réunissent un maximum de huit à dix millions de fidèles, et qui, par suite, ne présentent, de notre point de vue de l'Union, qu'une importance secondaire, s'oppose une grande famille d'Eglises possédant une tradition commune, une vie intellectuelle et religieuse loin d'être négligeable, et un total des presque cent cinquante millions de fidèles : les Eglises byzantines.

Les Eglises byzantines, vous le savez, ont rompu avec la chrétienté occidentale au temps de Michel Cérulaire, patriarche de Constantinople, en partie pour des différents dogmatiques et rituels tels que la procession du Saint-Esprit, l'épiclesse, l'usage du pain azyme, mais surtout au sujet de la primauté de juridic-

tion du pontife romain, que les Byzantins n'admettent pas. Mais ce ne sont pas seulement des questions théologiques qui séparent Byzance de l'Occident. Au fond, l'ancien antagonisme entre le Saint-Empire romain germanique et l'Empire byzantin n'a pas cessé. A la culture religieuse occidentale, le monde byzantin, ou plutôt les Eglises orthodoxes, pour leur donner leur nom officiel, opposent leurs propres traditions théologiques, leurs propres traditions liturgiques, leurs propres traditions d'ascèse et de piété, et, ce qui constitue peut-être la plus grande difficulté, leurs propres traditions nationales.

Ces Eglises orthodoxes, non catholiques romaines, qui toutes descendent de Byzance, comprennent trois branches : les Eglises helléniques, ou de langue grecque; les Eglises melkites, ou de langue arabe; les Eglises slaves, auxquelles il faut joindre l'Eglise romaine.

Les Eglises helléniques sont : d'abord la Grande-Eglise, ou Eglise du patriarcat œcuménique de Constantinople, à laquelle toutes les Eglises orthodoxes reconnaissent une primauté d'honneur, mais qui, du fait de la République turque d'Angora, traverse, en ce moment, une terrible crise d'existence; puis l'Eglise du royaume de Grèce; enfin, l'archevêché indépendant de Chypre.

Les Eglises melkites sont les trois patriarcats gréco-arabes d'Antioche, Alexandrie et Jérusalem, et l'archevêché indépendant du Sinaï.

Les Eglises slaves et roumaines sont : l'Eglise serbe et l'Eglise roumaine, qui ont maintenant chacune un patriarche à leur tête; l'Eglise bulgare, présidée par un exarque; enfin les diverses Eglises issues de l'ancienne Eglise russe. L'empire russe, avec ses cent vingt-cinq millions de chrétiens orthodoxes, avec la prospérité matérielle de son Eglise, avec ses missions du Japon et d'Amérique, avec la haute culture de ses Académies ecclésiastiques, avec son influence mondiale, avec, surtout, la tradition religieuse et monastique qui fit de l'ancienne Russie la « sainte Russie », cet empire constituait la plus grande force de l'orthodoxie byzantine. Aujourd'hui, plusieurs groupements ont recueilli l'héritage religieux de l'empire russe. Sur le territoire de l'Union des Républiques socialistes soviétiques, c'est l'Eglise du patriarcat moscovite; ce sont les Eglises dites Eglises rouges, comme l'Eglise vivante, l'Eglise de la Renaissance religieuse, l'Eglise apostolique, l'Eglise des travailleurs; c'est l'Eglise panukrainienne. A l'étranger, ce sont les Eglises autocephales de Pologne et de Finlande, ce sont les organisations hiérarchiques préposées à l'émigration russe. L'avenir de l'orthodoxie byzantine dépend, dans une large mesure, de l'avenir religieux de la Russie.

* * *

Je toucherai ici à un point dont l'importance n'est pas assez présente, me semble-t-il, à l'esprit du grand public, même instruit. C'est la position très spéciale de l'orthodoxie russe par rapport à l'Eglise romaine. Ce point vous sera développé par un spécialiste, mais je ne saurais le passer totalement sous silence.

La Russie, au temps de ses origines chrétiennes, était en communion avec l'Eglise de Rome. Plus tard, sous l'influence des prélats byzantins qui venaient administrer les diocèses russes, par suite aussi des invasions tatares qui, pendant des siècles, isolèrent la Russie du monde occidental, l'Eglise russe devint étrangère à l'Eglise romaine. Je dis : devint étrangère. Le mot anglais *estrangement*, qui signifie justement la situation ou le processus par lequel on devient étranger à quelqu'un ou à quelque chose me semble le mieux apte à exprimer cet état d'extranéité dans lequel se trouva désormais la Russie relativement à Rome. Mais il n'y eut pas de rupture. Tandis que Rome et Constantinople échangeaient des anathèmes, jamais

Rome n'a, par un acte officiel, retranché l'Eglise russe du sein de la catholicité, et jamais l'Eglise russe, en tant qu'Eglise, par un acte officiel, n'a déclaré se séparer de l'Eglise catholique. Devant aucun fait, aucun nom, aucune date de l'histoire russe, nous ne pouvons dire : ici a commencé la séparation entre la Russie et Rome. Au contraire, l'histoire des relations de la papauté avec la Russie ancienne, la Russie d'avant Pierre le Grand, suggère l'impression que les papes n'ont jamais considéré la Russie comme ils considéraient, par exemple, l'Angleterre d'Elisabeth; ils semblaient voir, dans la situation de l'Eglise russe, un état anormal et passager plutôt qu'une rébellion ouverte. Dans cette histoire des rapports entre Rome et la Russie, il y eut des alternances si déconcertantes d'intercommunion et de séparation, des cas si difficiles à résoudre, comme ceux d'un saint Serge de Radonije dont on se demande s'il appartient ou non à l'Eglise catholique, que, plus on examine de près les faits, plus l'impression qu'on en retire devient confuse. Les doctrines des théologiens et des évêques russes, les décrets des tsars et du Saint-Synode n'ont jamais engagé la responsabilité de l'Eglise russe en tant qu'Eglise. Faut-il conclure que la Russie était séparée de Rome *de facto*, mais non point *de iure*? qu'il y avait bien entre eux une séparation matérielle, mais non point une séparation formelle, juridique, canonique? Cette question, grosse de conséquences pratiques, n'est pas du ressort de l'historien seul; le théologien et le canoniste doivent intervenir pour préciser la notion de séparation formelle. Mais, dès maintenant, l'historien doit proclamer avec hardiesse que, sur le terrain des faits, on doit distinguer entre la Russie et Byzance, et qu'une considération attentive de ces faits amène, sur la situation de la Russie au point de vue de l'unité religieuse, à des vues assez différentes — j'ajouterai : plus consolantes — que celles qui ont généralement prévalu jusqu'ici.

Vous n'ignorez pas que, dans les milieux catholiques romains, beaucoup fondent aujourd'hui de grandes espérances d'union sur les Eglises orthodoxes byzantines. Il est incontestable qu'un désir d'unité traverse ces Eglises : le rapprochement anglo-orthodoxe et la préparation d'une prochain Concile orthodoxe général à Jérusalem en sont des indices. Il reste à savoir si c'est du côté romain, ou du côté anglican et protestant que ces efforts se dirigeront, et si, au-delà des paroles courtoises, ces Eglises seraient disposées à modifier les positions qu'elles occupent. On ne saurait être inattentif à un phénomène historique et géographique important : c'est que, à la suite des récents remaniements de territoires et à la suite du bouleversement russe, les frontières de l'orthodoxie se déplacent de l'est à l'ouest. Cette orthodoxie, qui semblait cristallisée, circonscrite dans des limites locales rigides, progresse vers l'Europe occidentale. Le monde slave commence aujourd'hui à quelques heures de Trieste, à quelques heures de Vienne. En Tchécoslovaquie, sur certains points, le catholicisme romain a subi des pertes numériquement importantes, dont a bénéficié, non pas la nouvelle Eglise hussite, mais l'orthodoxie serbe ou russe. L'émigration russe a créé des foyers orthodoxes et une hiérarchie orthodoxe en Europe. Le fait de l'émigration contribuera-t-il à rapprocher les Russes de l'Eglise romaine? ou renforcera-t-il au contraire les divergences religieuses? L'avenir seul le dira.

* * *

Les Eglises occidentales et orientales que nous avons considérées sont étrangères à la communion catholique romaine. Mais il existe une autre Eglise, une Eglise qui s'intitule catholique, c'est-à-dire universelle, et qui fait profession de n'être ni orientale, ni occidentale, mais de transcender tous les particularismes ethniques ou culturels et de s'étendre à tous les lieux de la terre. Les catho-

liques romains trouvent dans leur foi des raisons supraterrrestres de croire que leur Eglise seule est appelée à réaliser l'unité. Si, abstraction faite du point de vue surnaturel des croyants, on se place à un point de vue purement humain, déjà, de ce seul point de vue, l'Eglise catholique romaine semble particulièrement apte à réunir ce qui est divisé.

La grande majorité numérique des catholiques romains est de tradition latine. Cette tradition religieuse latine, même plus ou moins obliérée, se retrouve cependant à la base du protestantisme et de l'anglicanisme. Avec ceux de leurs frères qui ne partagent pas leur foi, les catholiques romains ont certaines mémoires communes, que l'on garde pieusement de part et d'autre : en Allemagne, celle de saint Boniface; en Scandinavie, celle de saint Anselme; en Angleterre, celle de saint Augustin et de saint Anselme de Cantorbéry. Le retour à ces grandes mémoires communes peut être autre chose qu'un pieux pèlerinage vers le passé; il peut être le point de départ d'une reconstruction.

Mais l'Eglise catholique ne regarde seulement à l'Occident. Elle regarde encore à l'Orient. Car latinisme et catholicisme ne sont pas synonymes; l'Eglise catholique n'est pas une Eglise latine, pas plus qu'elle n'est une Eglise grecque; elle n'est ni occidentale ni orientale, ou plutôt elle est à la fois occidentale et orientale, parce qu'elle est universelle. Voilà pourquoi il faut souligner l'existence d'un catholicisme de rit oriental et de discipline orientale, qui est une vivante affirmation de l'œcuménicité de l'Eglise romaine. Je rappellerai brièvement qu'à chaque Eglise orientale non catholique romaine se juxtapose une Eglise orientale de même rit, en communion avec Rome. Il existe une Eglise catholique arménienne, une Eglise catholique syrienne, une Eglise catholique copte, une Eglise catholique chaldéenne s'étendant elle aussi jusqu'au Malabar. L'Eglise catholique de rit byzantin a son patriarche melkite à Antioche; elle parle grec à Constantinople et à Athènes, elle parle roumain à Bukarest. Consciente de l'importance religieuse des peuples slaves, elle proclame avec force l'idée cyrillo-méthodienne, c'est-à-dire l'idée d'un catholicisme de rit et de langue slave groupant tous les peuples slaves, idée que l'on nomme d'après saint Cyrille et saint Méthode, les deux apôtres des Slaves, qui donnèrent à ces peuples la liturgie et la Bible en leur langue. Le catholicisme romain de rit oriental se développe en Bulgarie et en Yongo-Slavie. Il est une Eglise catholique slave qui mérite une mention particulière : c'est l'Eglise ruthène, qui compte plus de cinq millions de fidèles et qui s'étend en Galicie orientale, en Ukraine, en Russie Blanche, en Tchéco-Slovaquie, en Amérique, et que ses difficultés présentes non moins que ses luttes passées doivent nous rendre chère; héritière de l'ancienne métropole catholique de Kief, l'Eglise ruthène a donné naissance à la jeune Eglise orthodoxe catholique russe qui a déjà su témoigner héroïquement pour le Christ.

Pourquoi les Eglises catholiques orientales ne sont-elles pas connues et appréciées des catholiques autant qu'elles devraient l'être? Peut-être parce qu'elles-mêmes n'ont pas une conscience assez vive de ce qu'elles signifient dans l'Eglise universelle. Il faut que les catholiques de rit oriental sachent voir que l'avenir de leurs églises n'est pas dans des emprunts parfois maladroits faits à l'Eglise latine. Ils doivent se persuader que leur propre tradition, soit au point de vue de la liturgie, soit au point de vue de la discipline ecclésiastique, soit au point de vue de la spiritualité, est tout aussi bonne, tout aussi sanctifiante, tout aussi catholique que la tradition occidentale. De leur côté, les catholiques latins se persuaderont que le catholicisme oriental n'est ni une exception tolérée, ni un catholicisme de second ordre; ils ne croiront pas qu'un orthodoxe, accédant au catholicisme, devienne plus pleinement catholique s'il se latinise que s'il conserve son rit oriental; ils admettront sans hésitation qu'il y a une égalité parfaite entre les

divers rites, au sein de la même Eglise catholique romaine, comme les pontifs romains le déclarent avec insistance. A cette condition, mais à cette condition seulement, les Eglises catholiques de rit oriental rempliront leur mission historique, qui est de montrer à tous, aux catholiques romains comme aux chrétiens étrangers à la communion romaine, que chaque catholique peut demeurer fidèle à son rit, à sa langue, à sa discipline, à sa culture, à son peuple — toutes choses qui sont autant de dons spéciaux de Dieu — et que ses diversités s'harmonisent parfaitement au sein de l'unité dans le Christ.

Messieurs, si nous jetons les yeux sur une statistique religieuse du globe, nous voyons que l'énorme majorité des habitants de la terre n'appartient pas au Christ. La terre compte une population approximative de 1 milliard 700 millions d'habitants. Sur ce nombre, il y a environ 785 millions de païens, 227 millions de musulmans, 15 millions d'Israélites, soit un total de 1 milliard 27 millions d'hommes étrangers à Jésus-Christ, tandis que les chrétiens ne sont environ que 673 millions. Après dix-neuf siècles de christianisme, cette constatation est douloureuse. Mais il est encore plus douloureux de voir que, parmi ceux qui sont du Christ, la division règne. Sur ces 673 millions de chrétiens, il y a environ 212 millions de protestants et d'anglicans, 157 millions d'Orientaux non catholiques romains, et 304 millions de catholiques romains. Tandis qu'un vigoureux effort missionnaire s'organise pour annoncer le Christ aux infidèles, on ne semble pas s'émouvoir d'un zèle égal pour réunir dans un même bercail ces hommes baptisés au nom de Jésus-Christ et cependant séparés. Et voilà dix-neuf siècles que le Christ nous a laissés cette suprême prière : Qu'ils soient un! Si l'on veut bien méditer, d'une part ces paroles du Christ, d'autre part, les chiffres que je viens d'indiquer — si on les médite, non point comme on pèse une statistique quelconque, dans le paix confortable du cabinet de travail, mais à genoux, au pied de la croix, avec tout son cœur, toute sa prière et toute son humilité, alors, de ces réflexions, se dégage un appel pressant. Prendrons-nous parti de la division de la chrétienté comme d'un état de choses définitif ou qui, en tout cas, ne nous concerne pas personnellement? Réduirons-nous notre catholicisme, par une véritable contradiction dans les termes, aux limites étroites d'une religion individualiste ou nationaliste, ou voulons-nous au contraire qu'il soit un universalisme rayonnant? Telle est la question qui se pose à la conscience catholique en général, telle est la question que cette Semaine d'études doit poser à la conscience de chacun de vous.

Père LEV GILLET.
Moine de la Laure d'Union.

L'importance et le nombre des conférences qui nous ont été communiquées nous ont obligé à scinder le numéro consacré à l'Union des Eglises. La deuxième partie paraîtra probablement la semaine prochaine.

Elle comprendra le discours de clôture de S. Exc. Mgr Szeptycky ;
et les conférences de :

Rév. Père Maniglier, assomptionniste;
Rév. Père Tyszkiewicz, S. J., directeur de
l'œuvre de presse catholique à Paris ;
Rév. Père de la Taille.

Les personnes qui ont retenu des exemplaires supplémentaires recevront donc les deux fascicules et sont priées d'en verser le montant (1,60 fr.) à notre compte chèques-postaux 48.916.

CHRONIQUE NOTARIALE

Etude de Maître Hector MARTIN
Docteur en droit, notaire à Marche.

Le mercredi 4 novembre 1925, à 2 heures, en l'immeuble à vendre, place aux Foires, à Marche, vente publique d'un important immeuble convenant pour tout commerce, café, hôtel, banque, etc... (Ancien hôtel Lombet).

Etude du notaire GOOSSENS
40, rue de la Loi, Bruxelles.

Le dit notaire vendra publiquement en la salle

des ventes par notaires rue du Fossé-aux-Loups, 38, à Bruxelles.

1. Le lundi 26 octobre 1925 à 2 heures précises de relevée

une belle maison de rentier

à usage commercial située à Auderghem, rue du Vieux Mou in 79, façade 5.58 m. contenance 116 m². Libre d'occupation sauf l'appartement de l'étage occupé 115 francs par mois.

2. Le mardi 27 octobre 1925, à l'heure qui sera indiquée au bulletin officiel de la salle de vente,

une très belle maison de rentier

située à Bruxelles rue du peuplier, 21, façade 7.50 m. contenance 197 m². Libre d'occupation

Étude de M^e LAURENT, notaire à Beauraing.

A vendre à Waulsort,
MAGNIFIQUE VILLA
à front de Meuse
UNE FERME-PLAISANCE
avec grand terrain

Renseignements en l'étude.



COMPTOIR
D'OPTIQUE



Maison BLAISE

FONDÉE EN 1885

46, RUE DE LA PAIX IXELLES-BRUXELLES

Lunetterie française et américaine. Exécution rapide et soignée des ordonnances de MM. les oculistes.

Même Maison en face au 49

HORLOGERIE — BIJOUTERIE — ORFÈVRE

Décoration

G. Veraart

25, Place Van Meyel, ETTERBEEK (Bruxelles)

PEINTURE — DÉCOR
AMEUBLEMENT

ENTREPRISE GÉNÉRALE
DE DÉCORATION INTÉRIEURE

LIBRAIRIE SAINT-LUC

MAISON LIELENS

R. VAN ESPEN-DUFLOT SUCO.

26, rue de la Montagne BRUXELLES

Missale romanum. — Breviarum romanum.
— Livres liturgiques. — Ascétisme. —
Grand choix de livres de prières et de
chapelets. — Imagerie religieuse. —
Cachets de 1^{re} communion.

Typographie — Lithographie. — Reliures.

Michel Swartenbroeckx

AGENT DE CHANGE AGRÉÉ

ORDRES DE BOURSE
RENSEIGNEMENTS FINANCIERS
DE PREMIER ORDRE
Circulaire privée gratuite sur demande

22, rue Royale (Parc), BRUXELLES

Téléphone 209.06 Adresse Télégraphique Swartbourse-Bruxelles Compte chèque postal 128.202

ORFÈVRE

Christofle

ORFÈVRE ARGENTÉE ET
DORÉE — ORFÈVRE D'AR-
GENT — SERVICES DE TABLE
— SERVICES A THÉ —
— SURTOUT CANDÉLABRES —
CADEAUX ET CORBEILLES
DE MARIAGE
— COUPES DE SPORTS —

SUCCURSALE DE BRUXELLES

58, rue des Colonies

— Téléphone 177.87 —

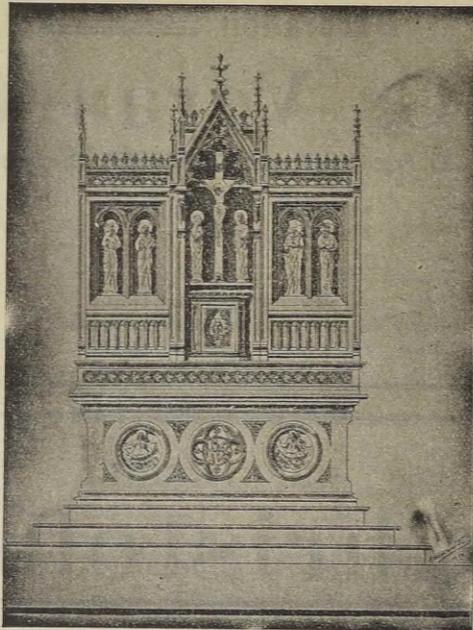
GRANDS ATELIERS D'ART RELIGIEUX

COMPAGNIE DES ARTS

POPPE & C^{ie}, BRUXELLES

SOCIÉTÉ ANONYME

CAPITAL ; 3,000,000 DE FRANCS



STUDIO — ATELIERS — BUREAUX

15, 17, 19, rue de la Croix-de-Pierre

BRUXELLES — Téléph. : 479.60-483.11

Adresse télégraphique : Artes-Bruxelles
Comptes Chèques Postaux n° 1057-27



Spécialisés pour l'exécution de tous travaux de
MOBILIER D'ÉGLISE — SCULPTURE
--- PEINTURES RELIGIEUSES ---
TABLEAUX — DÉCORATION MURALE
STATUAIRE — BRONZE, CUIVRE, etc.
EN TOUTES MATIÈRES ET EN TOUS STYLES



PRIX — DESSINS — DEVIS — VISITES

Gratis sur demande



ENTREPRISES GÉNÉRALES (Belgique, Étranger)
FOURNITURES COMPLÈTES
pour ÉGLISES, CHAPELLES ET SACRISTIE



Caisse Générale de Reports et de Dépôts

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11

Capital : 20,000,000

Réserves : 25,000,000

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Comptes de Chèques et de Quinzaine

-- Dépôts de Titres et de Valeurs --

Lettres de Crédit -- Prêts sur Titres

- - - - Coffres-Forts - - - -

BUREAUX DE QUARTIER :

Place Bara, 14, Cureghem. Rue des Tongres, 60 - 62, Etterbeek.
Parvis St-Gilles, St-Gilles.
Place Sainctelette, 26, Molenbeek. Place Liédts, 18, Schaerbeek
Rue du Bailli, 79, Ixelles.

◆◆◆ CARRELAGES ◆◆◆

J. Swartenbroeckx

6, Avenue de la Porte de Hal

Téléphone B 15911 BRUXELLES Téléphone B 15911

◆◆◆ REVÊTEMENTS ◆◆◆



Banque de l'Arrondissement d'Anvers

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : Longue rue Neuve, 107-111 ANVERS
Sucursale : Rue Théophile Roucourt, 2 BEROHEM-lez-Anvers

Comptes chèques. — Ouvertures de crédit. —
Comptes à terme. — Comptes de quinzaine. —
Caisse d'épargne. — Location de coffres-forts. etc.

QUI S'HABILLE BIEN

S'HABILLE CHEZ

François Vanderlinden

Rue des Cultes, 17, BRUXELLES

P. B. P. **PETIT-BEURRE PAREIN** P. B. P.

◇ MARCHAND TAILLEUR ◇

Costumes
de
Soirées

Maison L. Dupaix

Costumes
de
Cérémonies

◇ 27, rue du Fossé-aux-Loups Bruxelles ◇

A la Grande Fabrique

Maison fondée en 1877

Téléphone 3003

Diplôme d'honneur à l'Exposition de Bruxelles en 1910.

E. Esders

26, Rue de la Vierge Noire, 26

BRUXELLES

◇◇
VÊTEMENTS POUR HOMMES, DAMES
ET ENFANTS
◇

Livrées et uniformes. — Vêtements de sports
et voyages. — Lingerie. — Bonnetterie. —
Chapellerie. — Ganterie. — Chaussures. —
Gants. — Parapluies. — Fourrures. — Modes.

CHOCOLAT**DU C'ANVERS**LA GRANDE
MARQUE BELGE

La marque qui se trouve sur tous nos Gramophones et Disques
C'est le symbole de la suprématie

Demandez nos catalogues et l'adresse du revendeur le plus proche.

C^{ie} française du Gramophone

BRUXELLES
171, boulevard Maurice Lemonnier
65, rue de l'Écuyer
42, place de Meir. Anvers.

Maison fondée en 1878 **VAN CAMPENHOUT Frères et Sœurs****François VAN NES Successeur**

13, Rue de la Colline, 13 -- BRUXELLES -- Téléph. : 227.64

TYPOGRAPHIE — LITHOGRAPHIE — PAPETERIE — MAROQUINERIE
— FABRIQUE DE RÉGISTRES — COPIE-LETTRES
CHAPELETS — ARTICLES DE BUREAU — LIVRES DE PRÊRES.

Usine électrique : 36, Rue Vanderstraeten, 36, Molenbeek-Bruxelles

"NUGGET"
POLISH POUR CHAUSSURES**"NUGGET"** fait luire

Toute teinte de cuir

LA MAISON DU TAPIS

BENEZRA

41-43, Rue de l'Écuyer, 41-43 - BRUXELLES

TAPIS D'ORIENT, ANCIENS et MODERNES.
— MOQUETTES UNIES tous les tons. —
TAPIS D'ESCALIERS et D'APPARTEMENTS
— (divers dessins et toutes largeurs), —

CARPETTES DES FLANDRES ET AUTRES
— — (imitation parfaite de l'Orient). — —
TAPIS D'AVIGNON UNIS ET A DESSINS.

Les prix défient à qualité égale toute concurrence.

ATELIER SPÉCIAL POUR LA RÉPARATION DES TAPIS